

GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

Au Pays de l'Épouvante



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



C 95386
NOUVELLES AVENTURES DE COUCOU,
GAMIN DE PARIS

Au Pays de l'Épouvante

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT

(MAISON FRANÇAISE)

3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Conduit au Brésil par une série d'aventures dramatiques, un jeune Parisien surnommé Coucou, y a découvert des documents relatifs à un gisement diamantifère, écrits par un M. Mérul qui y a trouvé la mort. Ce gisement est convoité par un Allemand, sinistre bandit, Brulheim, qui veut également devenir le maître de la province du Para pour en faire une colonie allemande. Mais Brulheim est assassiné. Coucou est également à la recherche du gisement pour le compte d'un riche Américain Joë Templemore ; comme il a essayé, par pur esprit chevaleresque, de sauver Brulheim, celui-ci, en récompense, lui a remis certains papiers fixant exactement la situation du gisement. D'anciens auxiliaires de Brulheim se mettent alors à sa poursuite, et le rejoignent à la petite ville de San-José, où, après une foule de péripéties, il vient d'arriver en compagnie de son ami Mathurin Le Brenn, et ils prétendent s'emparer de sa personne.

Au Pays de l'Épouvante

I

Ambrosio.

Notre sympathique Coucou n'était point de ceux qui se permettent des bravades inutiles, et il n'ignorait pas que pour parvenir à ses fins, pour lui arracher le secret du lieu où était situé le gisement, Hans était parfaitement capable de mettre ses menaces à exécution, à supposer qu'il en eût la possibilité. Aussi ne répondit-il rien à la tirade enflammée du sinistre coquin, qui continuait de l'invectiver avec une fureur croissante : c'est qu'il avait mieux à faire que de l'écouter ou de riposter.

Du coin de l'œil, il guettait le canot qui amenait Mathurin, et à qui, dans le feu de la discussion, personne, sauf lui, ne pensait plus, bien que le marin, voyant son ami aux prises avec des inconnus, n'hési-

tât plus à se rapprocher du bord. Quand le gamin le vit tout près, il fonça tête baissée dans le groupe qui l'enveloppait, bouscula ceux qui lui barraient le passage, et cria : « A moi, papa, et au trot ! » D'un puissant coup de pagaie, Mathurin amena son embarcation contre l'appontement, Coucou y bondit, au risque de dégringoler dans l'eau vaseuse, puis d'une nouvelle et habile impulsion, le matelot rejeta son canot à sept ou huit mètres du rivage. Tout cela s'était accompli en quelques secondes, avec tant de prestesse et de précision que nul n'avait eu le temps d'intervenir.

« Au revoir, la compagnie ! cria le Parisien en éclatant de rire. Vous m'avez gardé en cage pendant cinq ou six semaines docteur, puisque « docteur » il y a, c'est bien assez, et il n'existe pas beaucoup de gens qui puissent se vanter d'en avoir fait autant. Mais, pour le moment, c'est fini, la suite au prochain numéro ! » Il empoigna à son tour une paire de pagaies, et la légère embarcation vola sur la surface des flots. « Eh bien ! quoi donc, questionna le matelot, on avait donc « des raisons » avec ces particuliers ? — Vous l'avez dit, papa Mathurin, et s'il n'avait dépendu que d'eux, je crois que j'aurais passé un fichu quart d'heure :

mais ils ne me tiennent pas encore. — Ils sont tenaces, pas moins, les coquins, voyez-vous? Les voilà qui nous appuient la chasse, maintenant! Oui, mais, on a encore des bras, malgré l'âge! Et aïe donc, avant, partout, nage et souque, les enfants, ai pas peur. Qui qu'en veut, à quatre sous la chopine, de l'huile de bras! C'est pour rien, c'est donné, approchez, profitez de l'occase! Aligne-toi, là-bas, le propre-à-rien, avec les anciens comme moi, si tu veux recevoir la frottée! »

Heureusement, en même temps qu'il débitait ce discours, plutôt décousu, le brave loup de mer besognait ferme, et Coucou, doué d'une réelle adresse dans le maniement des rames, grâce au rude apprentissage qu'il avait subi à bord de la coberta, le secondait efficacement; si bien qu'au bout de peu de minutes, la uba dans laquelle s'étaient jetés Hans, le docteur, Miguel et plusieurs autres dut renoncer à tout espoir et vira de bord pour regagner San-José. « Ouf », dit Coucou en abandonnant les pagaies, j'en ai « soupé », moi, et j'aimerais mieux, pour le moment, me contenter de vivre de mes rentes, si j'en avais! — Comme tout un chacun, observa philosophiquement Mathurin; mais quoi, faut se faire une raison! C'est pas tout ça : où c'est-y qu'on va s'amarrer?

Pas mèche de retourner au mouillage, que je dis, puisque, censément, il est au pouvoir de l'ennemi. Et les côtes, par ici, n'abondent pas en points de relâche. Alors?...

Le Parisien ne répondit pas sur-le-champ ; il s'était paresseusement allongé au fond du canot et regardait distraitemment les nuages qui glissaient lentement sur l'azur. « Connaissez-vous, demanda-t-il enfin, la législation qui régit les mines au Brésil? — Législation? Inconnu à bord! — Moi, j'en ai quelques notions que je dois à mon Américain, Joë Templemore. C'est une drôle de chose : dans ce pays, on se tue, on se pille, on se torture, personne n'y trouve rien à redire, ou c'est tout comme ; mais lorsqu'il s'agit d'exploiter une forêt, un gisement, ou quelque autre coin où l'on peut gagner de la « galette », alors, ça devient sévère comme il n'est pas permis ; les juges, la police, les lois, tout le tremblement se sortent tout d'un coup, et tant pis pour celui qui n'est pas en règle. La vie d'un ou de dix hommes, ça n'a pas d'importance, mais de déterminer à qui appartient un tas de « terre jaune » ou de cailloux brillants, ça en a... Donc, voici les règles admises : le premier qui, ayant découvert un gisement, en déclare à un juge ou à un fonctionnaire la situation exacte et en dépose entre les mains

dudit juge ou dudit fonctionnaire des échantillons, celui-là en est le propriétaire légitime. Puisque, paraît-il, M. Mérul n'a pas pu prendre cette précaution, après son premier voyage, car, à cette époque-là, ces dispositions n'étaient pas encore en vigueur, il s'ensuit que, jusqu'à nouvel ordre, sa mine aux diamants n'appartient à personne ; ce sera le premier qui y parviendra et qui remplira les formalités exigées, qui en deviendra le possesseur... D'après ce que j'ai compris, mes deux amis Hans et le docteur, qui m'ont l'air de s'entendre comme les dix doigts de la main, ont l'intention d'y aller faire un tour ; donc, plus d'hésitation possible, faut y aller, et en revenir, avant eux, avec échantillons, renseignements, patati et patata. — Ça, c'est indiqué, approuva le marin, le dernier moussaillon comprendrait ça. Mais je croyais — des fois ! j'ai peut-être mal entendu, parce qu'à mes âges, on a le tympan un peu corné, voyez-vous — je croyais que vous étiez tout seul à savoir où il nichait, ce gisement? — Et ce doit être la vérité, affirma le gamin ; la preuve, c'est que le dénommé Hans n'avait-il pas la prétention de m'obliger à lui confier ce que je sais là-dessus ? Mais, mon vieux père, et Sa Majesté le Hasard, pensez-vous que, si elle se mettait dans le

« citron » de nous jouer un sale tour, elle ne serait pas de force à les y mener, à l'endroit où niche, comme vous dites, notre trésor? On a vu plus fort que ça, vous pouvez en croire ma vieille expérience. Et alors, vous voyez d'ici la binette que je ferais en retournant auprès de papa Joë si contre les vingt-cinq milles « balles » qu'il m'a déjà versées, je lui rapportais simplement la nouvelle que d'autres m'ont gentiment coupé l'herbe sous le pied, et que sa mine lui « passe sous le nez »? Non, non, pas de ça, quand je saurais être obligé d'y aller sur la tête, j'irai ! — Nous marcherons sur nos pattes, comme des personnes naturelles en chair et en os, rétorqua Mathurin, ce sera plus commode ; mais nous irons tout de même. — Pour y aller, continua Coucou, ça peut encore se faire, avec de la veine. Mais aller et revenir sont deux... — On ira et on reviendra. — Paraît que le pays et les cocos qui l'habitent ne sont pas tout ce qu'il y a de rigolo, je me suis laissé dire que la place de la Concorde, à Paris, était moins accidentée et moins fréquentée. Je vous raconte ça pour que vous ne soyez pas étonné si notre voyage finissait dans le ventre d'un crocodile, d'un serpent ou d'un jaguar, ou même dans celui d'un Oukouyenne, puisque, selon M. Mérul, ces

braves types aiment tellement leurs semblables qu'ils poussent la gentillesse jusqu'à leur offrir le gîte et le couvert dans leur estomac. — Va bien, Bastien, a pas peur, bien malade qui en meurt, comme disait le Marseillais... un type épatant, m'sieu Coucou, dans votre genre. Tenez, justement, lui aussi, il a pris sa retraite dans le ventre d'un requin, en vue des côtes de Porto-Rico. — Ma foi, répliqua le gamin, quitte même à être moins épatant que lui, je ne tiens pas à pousser la ressemblance jusqu'au bout... Alors, c'est dit, on part ! — C'est dit, Riquiqui, on part, Gaspard. — Sans regret, hein ? Souvenez-vous que c'est de bonne volonté que vous venez ».

Le vieux marin prit un air offensé, et, dignement, se borna à demander : « Pour la minute ici présente, commandant, pour où c'est-y qu'on fait voile... qu'on fait voile sans voile, du reste, à la pagaie ? — Pour le rio Madeira. — N'figure pas sur le rôle d'équipage. Inconnu au bataillon, comme disent les pousse-cailloux. — Plus en amont, je pense. Je vais consulter ma carte, vieux père, attendez. » Le gamin décousit en un clin d'œil la couture de son pantalon de grosse toile où, l'on se rappelle, il avait inséré le tracé d'itinéraire qu'il avait conservé des documents de

Brulheim ; quand il l'eut déplié, il ne put réprimer une grimace ; durant sa baignade dans le fleuve, à la suite de l'attaque de la coberta, le papier s'était imbibé, et les lignes n'apparaissaient plus que d'une façon confuse ; même, en certains endroits, elles étaient complètement effacées, de même que plusieurs noms ou indications de villages indiens, de cataractes ou de rivières. « Chic besogne, grogna-t-il. Faut-il tout de même que « j'en tienne une épaisseur » pour n'avoir pas pensé à ça plus tôt ! Allez-vous-en déchiffrer ça maintenant !... Enfin j'ai bonne mémoire, heureusement, et je pense que j'y parviendrai tout de même à me débrouiller... — Ça doit être ça, votre rio Madeira, interrompit le marin. Bonne figure, ma foi, l'air grave et sérieux comme un commis aux vivres qui fait la distribution ; courant paisible, un demi-nœud à l'heure, pas plus, aucune épave, ou quasi. Ça va. — Oui, oui, comptez là-dessus, mon vieux, marmotta Coucou. Vous verrez quand nous arriverons à la région des « pongos » (rapides) et des chutes. Faut se méfier de l'eau qui dort, conseille le proverbe ».

Mais il ne jugea pas à propos de diminuer la satisfaction du brave homme qui, infatigable, ramait toujours, sans accuser le moindre symptôme de fatigue. Bientôt,

le canot quittant les eaux relativement tumultueuses de l'Amazone s'engagea sur celles de la rivière, large de plus de quatre cents mètres, que notre gamin, sur le témoignage de la carte, supposait être le rio Madeira, et, après une navigation assez longue, comme la nuit approchait, ils décidèrent de descendre à terre pour y établir leur campement.

Tout, jusqu'alors, avait été désert ; nulle embarcation sur les flots, nul groupe sur la rive. Mais, comme précisément ils allaient aborder, le Parisien distingua, entre les branches serrées d'un buisson d'herbes aquatiques, une forme humaine qui se dissimulait. Il prononça en lingua geral quelques mots d'amitié, et tout de suite, un Indien se montra, pauvre diable d'aspect misérable, amaigri et presque nu, l'air hésitant et craintif. « De quoi as-tu peur ? lui demanda le gamin. Nous sommes les amis des hommes de ta race. — Ça, appuya le matelot, c'est tout ce qu'il y a de vrai. Quand c'est que j'étais sur les chantiers ou à la « brûlerie » du patron Roverdy, je parlais tout le temps de leur casser les reins pour leur « inculper » (inculquer, sans doute) l'amour du travail, et jamais un tant seulement je n'en ai tapé un du bout d'une badine. Comme je le dis, foi de gabier de misaine, qu'est mon

métier. — Ambrosio, dit l'homme, sait qu'il y a de bons blancs ; mais il y en a bien davantage qui n'ont pour les pauvres Indiens que menaces à la bouche et fouet à la main. — Fichue réputation, sauf respect, grommela Mathurin, mais un peu méritée, car j'ai vu... — Tu n'as rien de pareil à craindre de nous, coupa le Parisien. Es-tu seul ? — Oui, ma tribu est partie, voici une lune, pour la forêt, parce que les hommes de San-José l'avaient chassée de ses villages pour s'emparer du sol qu'elle cultivait. Moi, j'étais malade, incapable de suivre, un vautour me dévorant les entrailles (formule par laquelle les Indiens désignent la dysenterie) et les miens m'ont laissé ; cela se doit, car à quoi bon emmener celui dont la mort habite peut-être déjà le corps ? Où sont-ils maintenant ? Le Manitou le sait. » Il se tut, et regarda tristement l'eau qui coulait à ses pieds.

« C'est ainsi, chez ces peuplades, confirma le matelot. Ah ! ce n'est pas l'amour paternel, filial, fraternel et autre qui les étouffe ; de bonnes pâtes, sauf ça, ces Opawanos. — Vous connaissez cette tribu ? s'informa Coucou. — Dame oui. C'est que voilà deux ans passés que je rôde par ici et par là. Il en venait sur les chantiers : un peu « flemmes » et pas bien

gaillards, pour ce qui est du muscle ; mais, je vous l'ai dit, commandant, à part ça, bons types, honnêtes, et pas bêtes d'habitude ; de bons Indiens, quoi !... parce que c'est comme des blancs, il y a bons et mauvais, chez eux. — Que vas-tu devenir, s'enquit le Parisien, maintenant que ta tribu est loin ? — Je pense aller travailler, quand je serai assez fort, sur les chantiers blancs. — Connais-tu la rivière ? L'as-tu remontée loin ? — Oui, au delà des chutes de Madrapoura. — Ah ! fit Coucou en tressaillant. Eh bien ! veux-tu venir avec nous ! C'est par là que nous allons ; tu nous serviras de guide, et tu rameras à ton tour ; je te préviens qu'il y aura peut-être du danger. — Ambrosio ne craint pas les balles, ni la dent des bêtes sauvages, fit l'Indien en se redressant. Ambrosio est brave ; il a un jour attaqué un jaguar, sans autre arme que son sabre d'abatis, et il l'a tué. Voyez. » Il montrait des cicatrices encore très nettement marquées qui sillonnaient sa poitrine et ses bras. « Eh bien ! Ambrosio, acceptes-tu ? Nous te donnerons trois piastres par mois, et tu ne seras jamais battu. » L'Opowano porta la main à son front, puis à son cœur et, la levant ensuite dans l'attitude du serment : « Ambrosio est à vous, dit-il. Vous êtes bons, il sera bon. — Sais-tu te

servir d'un fusil? — Oui. — Épatant. Viens à bord. Ils l'aidèrent à se hisser dans le canot ; là, sans demander avis à personne, il saisit les rames et rapprocha l'embarcation de la rive ». Où nous mènes-tu? questionna le Parisien. — La nuit accourt et la rivière est mauvaise, le soir venu ; je vous conduis en un lieu où nous serons tranquilles jusqu'à ce que le Manitou nous rende le soleil. — Je crois, dit Coucou à Mathurin, que ce n'est pas là une mauvaise recrue ; il a une bonne tête. En outre, je n'en disais rien, mais j'étais passablement inquiet à la perspective de nous engager sans guide dans cette aventure. » Le matelot fit un signe d'approbation ; et, quelques instants plus tard, le canot touchait à une petite plage charmante avec sa ceinture d'arbustes fleuris et son vert tapis d'herbe rare.

II

Sur le rio Madeira.

Avec une célérité qui justifiait la bonne opinion que Coucou avait conçue de lui, Ambrosio s'occupa de haler le canot à terre et d'allumer du feu ; puis, constatant que ses nouveaux maîtres étaient depour-

vus de toutes provisions, il s'éloigna et revint bientôt, porteur d'un filet à pêche, expliquant que c'était tout près de là qu'il avait résidé depuis le départ des siens, qui avaient eu l'humanité de lui laisser les engins de pêche et de chasse nécessaires à sa subsistance. Il eut vite fait de capturer trois gros poissons, qu'il fit tout simplement griller au-dessus de la flamme, et qui furent déclarés succulents ; puis, il s'en alla achever ce que Coucou appelait son déménagement : une natte, une couverture, une marmite, un sac de farine de manioc, un sabre d'abatis, enfin, une carabine usagée, mais pourtant encore en bon état, constituaient tout son bagage. »

« D'où tiens-tu cette carabine ? interrogea le Parisien, surpris de voir une arme à feu aux mains d'un Indien de cette région, surtout une arme relativement perfectionnée. — C'est un homme blanc qui me l'a donnée, voici bien longtemps. Je le conduisis jusqu'aux chutes, où je le quittai comme il était convenu entre nous, et je ne l'ai jamais plus revu. — Un homme blanc, aux chutes de Madrapoura ! » Coucou soumit l'Indien à un interrogatoire serré duquel il résulta de façon certaine que cet Européen n'était autre que M. Mérul : coïncidence singulière, assurément, mais qui n'avait qu'une

importance de curiosité, car ce qui était mystérieux et inexploré dans l'itinéraire suivi jadis par le hardi Français, ce n'était pas le trajet par eau, sur le rio ; c'était celui qui, à travers les profondes et terribles « selvas » (forêts vierges), conduisait du rio au gisement...

Toutefois le Parisien goûta un réel plaisir à s'entretenir avec Ambrosio de son infortuné devancier qui avait laissé dans l'esprit de l'indigène un souvenir remarquablement net, celui d'un homme d'une vaillance confinant à la témérité, d'une justice et d'une bonté parfaites.

Coucou rêva longtemps, quand la causerie fut terminée, aux conditions étranges dans lesquelles s'ouvrait ce nouvel épisode de ses aventures : quel contraste entre les ressources imposantes mises à sa disposition par Joë Templemore, et la pénurie de ses moyens actuels ! Et quelle « guigne » noire et persistante l'avait harcelé depuis le début, cela, pour le punir sans doute de n'avoir pas su résister à la curiosité d'assister à l'entrée triomphale du major-dictateur en sa bonne ville de Para, car il n'y avait pas à le contester : toutes ses tribulations venaient de là. Mais, par contre, il lui fallut bien s'avouer que la susdite « guigne » avait comporté de notables accalmies, parfois même avait fait place

à une chance extraordinaire, par exemple, lorsque Brulheim lui avait donné les papiers authentiques de M. Mérul ; lorsque le hasard l'avait conduit, non pas au poteau du supplice comme il s'y attendait, mais à la rencontre de l'excellent Mathurin : sans l'aide que lui prêtait celui-ci, qu'aurait-il pu tenter ? Rien, faute d'argent pour se procurer des armes, et aussi, parce que se risquer seul sur les traces de M. Mérul eût été folie. Il aurait fallu retourner à Para, peut-être à Cayenne pour y retrouver les vigilingas ; et, dans l'intervalle, Hans, le docteur et consorts auraient eu les voies libres...

Cette intervention de tant de personnages assemblés à San-José pour, de là, se lancer à la recherche du gisement, était pour le Parisien une énigme insoluble. Comment et pourquoi étaient-ils réunis ? Travaillaient-ils pour leur propre compte ? D'où tenaient-ils les renseignements probablement incomplets, mais suffisants néanmoins pour servir de base à leur exploration, qui leur avaient désigné le rio Madeira comme le chemin pour atteindre le but ? Après réflexion, le gamin en vint à supposer que feu le major et le docteur devaient être plus ou moins confrères et associés et que c'était du premier, détenteur des papiers de M. Mérul, que

le second avait obtenu certaines indications, sans réussir cependant à savoir tout ce qu'il aurait eu intérêt à connaître. Quant à Hans, il était assez vraisemblable que, voyant décliner la fortune de Brulheim, il avait songé à se tirer d'affaire pour son propre compte en s'emparant des documents après qu'ils avaient été remis à Coucou. L'entreprise ayant échoué, il s'était apparemment abouché avec don Alberigo, le docteur, avec qui, peut-être, il entretenait déjà des relations. Mais tout cela était vague, faute de données initiales précises ; d'ailleurs, quoi d'étonnant à ce que d'innombrables convoitises convergassent autour d'un « trésor » dont la valeur ne pouvait manquer d'être énorme ? Le Parisien finit par renoncer à résoudre ces problèmes, d'une importance plus théorique que pratique ; la seule chose grave, c'est que, avant peu, il aurait à ses trousses des gens qui ne reculeraient devant rien pour lui « couper l'herbe sous le pied », comme il disait : il importait donc de ne pas perdre une minute pour profiter de ce que, lui, il était exactement renseigné, pour les précéder dans la bonne voie.

Le surlendemain, en effet, on arriva à la villa de Borba, localité de quelques centaines d'habitants, métis ou mulâtres

pour la plupart, où, sur les conseils d'Ambrosio, les deux compagnons décidèrent d'enrôler des rameurs et d'acquérir un canot plus vaste et plus rapide ; celui qui leur avait servi jusqu'alors serait pris à la remorque, car c'était précisément le genre d'embarcation qui convenait pour franchir les « pongos » : très léger, il pouvait à la rigueur, être traîné et même porté par deux ou trois hommes, sur la rive, dans les passages impraticables par eau ; en outre, son mode de construction permettait, en cas d'avarie, de le réparer très facilement. Huit métis furent donc embarqués, et une longue uba, appartenant à l'un d'eux, louée pour le transport de la petite expédition jusqu'à Manicoré, et ensuite jusqu'à Crato, point terminus de la civilisation, — combien relative — sur le rio. Après, c'était le désert et presque l'inconnu. Des couvertures, des vêtements de rechange, des chaussures de peau non tannée, analogues aux mocassins des Indiens du Nord, quelques sommaires ustensiles de cuisine, furent également achetés. Ambrosio se vit gratifier d'une chemise de forte toile, d'un pantalon court et d'un chapeau de paille qui lui paraissaient le *summum* de l'élégance et dont il ne pouvait assez remercier les généreux blancs. On constitua une copieuse

réserve de farine de manioc — qui forme là-bas le fond de la nourriture — ; on y ajouta un tonnelet de tafia, un petit stock de bibelots de toutes sortes destiné aux Indiens que l'on rencontrerait ; on compléta la provision de munitions, le tout aux frais du capitaliste Mathurin qui ne voyait pas sans quelque émotion, se disperser ses piastres et ses douros, mais faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Coucou, prévoyant et sage, rédigea, dans l'unique cabaret de l'endroit, une longue lettre destinée, au cas où il succomberait à la tâche alors que son compagnon retournerait aux lieux civilisés, à être remise par celui-ci à Joë Templemore ; il y relatait les événements qui s'étaient succédés depuis son débarquement à Para, exposait le rôle de son auxiliaire, qu'il recommandait à la libéralité de l'Américain, terminait par quelques phrases émues à l'adresse de sa famille ; la missive fut enfermée dans un de ces étuis de fer-blanc, chers aux matelots, lequel s'insinua lui-même dans la fameuse ceinture de cuir du Breton. Tous ces préparatifs, fiévreusement effectués, furent achevés en une matinée ; au milieu du jour, parmi un « grand » concours de curieux au moins cinq cents personnes, presque toute la ville — intrigués par le départ de ces Européens qui

semblaient si pressés, la uba, longue de douze mètres environ et creusée dans un seul tronc d'arbre — se lançait sur le rio, traînant derrière elle le petit canot d'écorce.

Le trajet jusqu'à Manicoré s'accomplit sans incident notable, et dans des conditions fort agréables pour les deux Européens, dont le rôle consistait uniquement à se laisser véhiculer, à boire, à manger, dormir ; à chasser et pêcher durant les séjours à terre. Ambrosio, de sa propre autorité, avait pris la direction de l'équipe de rameurs, et il s'acquittait parfaitement de cette fonction ; chaque jour, Coucou se félicitait davantage de l'avoir engagé, et l'Indien, de son côté, semblait aussi content de la manière dont il était traité que ses maîtres l'étaient eux-mêmes de ses services.

A Manicoré, existait un poste d'une trentaine de soldats brésiliens, d'aspect aussi minable que le fort qu'ils étaient censés garder. Il y résidait aussi un gouverneur, qui vint rendre visite aux deux Européens, et leur posa de multiples questions sur le but de leur voyage ; finalement, il leur demanda s'ils possédaient des papiers d'identité, et apprenant qu'ils en étaient totalement dépourvus, déclara que leur cas réclamait mûr examen, et

qu'il se voyait dans la nécessité de les retenir jusqu'à plus ample informé. Comme Coucou et Mathurin protestaient avec véhémence, il défendit à leurs rameurs qui avaient débarqué, de reprendre leurs postes, à quoi Coucou riposta en les avertissant que s'ils obéissaient à cet ordre, il ne les paierait pas.

Cette menace eut plus de succès que toutes les objurgations du fonctionnaire : l'instant d'après, la uba filait à une allure de record — comme nous dirions aujourd'hui — sur les eaux du rio, et les trois ou quatre inoffensifs coups de feu que tirèrent sur elle les soldats, ne firent qu'accélérer sa course.

A partir de cette « ville », la navigation devint plus pénible et plus périlleuse ; il fallut franchir plusieurs rapides, d'apparence assez impressionnante, mais que les rameurs et Ambrosio lui-même prétendaient n'être que jeux d'enfants en comparaison des « pongos » que les blancs trouveraient au delà de Crato. Tout se passa néanmoins sans accroc, et ce fut sur cette douce perspective que Coucou, Mathurin et Ambrosio, parvenus à ce dernier point, se séparèrent de leurs auxiliaires, dont l'engagement finissait là. Toutes les instances pour les résoudre à pousser plus loin avaient été vaines et

leur refus était basé sur une triple raison : d'abord les dangers presque insurmontables de la navigation ; ensuite, l'abondance des animaux redoutables, fauves, serpents, alligators, insectes venimeux ; enfin, et surtout, l'appréhension constante des attaques des Oukouyennes. C'est à peine si les pauvres diables osaient prononcer le nom de la terrible tribu ; du reste, Ambrosio lui-même n'en parlait qu'avec crainte ; aussi, à peine payés, prirent-ils en hâte le chemin du retour, comme s'ils avaient peur qu'on les retînt de force.

Afin de procéder aux derniers préparatifs, d'examiner minutieusement le canot d'écorce qui allait désormais porter les voyageurs et leur fortune, et de s'entourer, si possible, de renseignements, le Parisien décida que l'on passerait un jour à Crato. Le gouverneur se montra beaucoup plus courtois que celui de Manicoré, et paraissait même enchanté de cette visite inattendue qui faisait diversion à la mortelle monotonie de son existence. Toutefois, il dissuada très vivement les deux Français de poursuivre leur marche, et leur peignit un tableau épouvantable des périls qu'ils couraient.

III

Le « pongo ».

Ces descriptions, émanant d'un homme à qui l'on ne pouvait refuser une certaine culture intellectuelle et dont les favorables dispositions à l'égard des voyageurs étaient indéniables, firent une réelle impression sur le Parisien, sans pourtant, bien entendu, l'ébranler dans sa résolution d'aller jusqu'au bout. « J'en ai déjà tant vu, tout gosse que je suis, dit-il, que j'en ai pris l'habitude de ne plus me « biler ». On accepte les choses comme elles viennent... — Et, questionna le gouverneur, si la chose qui vient, c'est une flèche d'arc ou de sarbacane enduite de curare?... — Eh bien, on tâche de la digérer, et si y a pas mèche, n'est-ce pas là une occasion épâtante pour casser sa pipe? Franchement, que pourrait-on bien désirer de mieux, voyons? Croyez-vous que ce soit à la portée de tout le monde de mourir du curare? Je vous parie ce que vous voudrez que, si jamais ça m'arrive, je serai le premier de ma famille ! »

Ambrosio avait écouté cette conversation avec son calme habituel : quand

elle fut terminée, et qu'il eut achevé les différentes besognes qui lui incombait, il prit sa carabine et son macheto, et s'éloigna le long de la rive. La nuit était déjà tombée depuis près d'une heure quand ses deux compagnons, déjà inquiets, le virent reparaitre. « Eh ! eh ! fit le Parisien ironiquement, on dirait quasiment, Ambrosio, que tu as fait connaissance avec la fâcheuse bredouille. — Non, jeune maître, répliqua l'Indien d'un air mystérieux, j'ai trouvé ce que je cherchais. — Bah ! Et quel gibier chassais-tu, digne et exotique fils de Nemrod ? » Ambrosio ouvrit son sac, et en tira trois paquets d'herbes différentes, puis deux boîtes de ferb-lanc dont les couvercles, soulevés, laissèrent voir dans l'un des fourmis rouges, dans l'autre de gros insectes analogues à des cafards. « Que veux-tu faire de cela, malheureux ? s'effara le gamin. Tu n'as pas l'intention, j'espère, de nous faire savourer ces bestioles, sous forme d'un ragoût de ton invention ? — Non. J'en veux seulement préparer un onguent destiné à nous guérir des blessures du curare des Oukouyennes ».

Mathurin demeurait sceptique ; mais Coucou qui avait déjà pu apprécier l'habileté des « médecins » indiens et spécialement l'efficacité de leurs remèdes

contre le curare, ne partageait pas cette incrédulité. Quoi qu'il en fût, Ambrosio alla s'installer tout seul, à l'écart, dans le but bien évident que personne ne l'observât, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, il s'actionna à une étrange cuisine que parfois il accompagnait d'incantations bizarres et de mélopées sauvages. Au jour, avant le départ, il remit à chacun des Européens une demi-douzaine de petites rondelles plates, de couleur grisâtre, légèrement humides, qu'il leur recommanda de garder en lieu sûr, répétant avec plus de détails et d'assurance ses instructions de la veille, que Coucou écouta avec la plus extrême attention, et le marin, d'un air goguenard, ce qui lui valut une verte semonce de son « commandant ». Une demi-heure après le lever du soleil, le canot glissait sur les eaux rapides du rio, et, moins d'une heure plus tard, s'engageait dans l'un des formidables « pongos » qui rendent la navigation si difficile sur les rivières de toute la contrée voisine des frontières du Pérou et de la Bolivie. Le rio se trouvait tout d'un coup resserré entre deux hautes murailles granitiques à pic, couvertes d'une végétation parasite si touffue qu'on n'apercevait même pas le rio ; là, dans ce dédale sinueux, où parfois ils étaient déviés à angle droit, cou-

laient avec un fracas de tonnerre les flots écumants, sans cesse brisés dans leur course, se heurtant de plus aux rochers qui émergeaient dans le lit même.

Çà et là, sur une longueur d'une centaine de mètres, les ondes étaient plus tranquilles, quoique encore animées d'un courant, mais en amont et en aval; c'était un véritable chaos où s'entre-choquaient de puissantes vagues qui faisaient jaillir des gouttelettes pulvérulentes jusqu'à quinze mètres de hauteur.

« Non ! s'exclama le marin, quand le canot commença à « danser », tu ne comptes pas, Ambrosio, mon fi, nous faire naviguer « là-dessus » ? Autant, aisément, nous mettre la corde au cou, et tirer jusqu'à ce qu'on fasse « couic » ! — Fermez ça, vieux, allons ! On vous prendrait pour un nouveau débarqué, à vous entendre ! Vous n'avez donc jamais vu les Indiens se lancer... »

Une recommandation brève d'Ambrosio : « Attention, ne bougez plus ! », lui coupa la parole. Cinq secondes plus tard, le bateau s'arrêtait, net, pendant un temps inappréciable, frémissant sur lui-même comme un coursier qui va bondir, puis il fut saisi par un remous et filant comme une flèche, traversa une nuée d'écume, fendit une vague, en escalada une autre,

redescendit du côté opposé, rasa à un mètre un rocher, s'enfonça dans une espèce de tourbillon en forme d'entonnoir qui le rejeta au delà ; puis, soudain, se trouva en eaux calmes, mais lancé avec la vitesse d'un cheval au grand galop, droit sur la muraille formant la rive gauche qui n'était pas à quarante mètres : une seconde, deux peut-être, et il allait s'y écraser. Un double cri d'angoisse jaillit de la poitrine des deux blancs.

Mais, avec une précision inouïe, Ambrosio plongeait sa pagaie dans l'eau, et d'un effort de tous ses muscles raidis déviait l'avant du canot qui décrivait une courbe gracieuse le long du formidable obstacle pour s'arrêter un peu plus loin au milieu de l'espèce de petit lac que formait là le rio par suite d'un sensible élargissement de son lit. « Foi de ma vie ! s'écria Mathurin d'une voix étranglée, qui c'est-y qu'aurait cru ça ? Comment d'abord c'est-y possible, puisque nous remontons le courant ? Si on le descendrait encore, avec de l'œil et du bras, on peut voir venir ; mais on le remonte, et pourtant, les pagaies sont restées bien tranquilles au fond du canot... Vrai sang de bois, c'est-y que tout est à l'envers, dans ce pays ? Des fois qu'on se remettrait un jour ou l'autre à marcher la tête en bas, nous autres ? » Très placide,

L'Indien expliqua que ce résultat d'apparence paradoxale était l'œuvre de ce qu'il appelait les contre-courants, né des obstacles qui s'opposaient à la marche tumultueuse des eaux, et qui, se combinant avec les changements de direction, les remous des tourbillons, créaient à certains endroits du lit du rio, des sortes de reflux qui faisaient remonter les flots dans la direction de la source, jusqu'à ce que, se heurtant à d'autres et non moins puissantes masses liquides descendantes, il s'ensuivait ces lames et ces embruns que l'esquif avait traversés. L'habileté pour le payeur consistait donc à connaître d'une façon exacte, précise, mathématique presque, l'emplacement des contre-courants et à y jeter son embarcation ; celle-ci, une fois « empoignée », il ne restait plus qu'à l'empêcher d'être prise par le travers, et alors, automatiquement, par le seul jeu des forces naturelles, elle était portée en lieu sûr ; mais qu'une cause accidentelle déviât la barque, que celui qui la pilotait se trompât d'un mètre — même parfois moins — à droite ou à gauche, en la livrant à l'action du flot remontant, et s'en était fait de ceux qu'elle contenait sans qu'aucune puissance au monde fût en mesure de les sauver.

Trois rapides, pendant cette même jour-

née furent traversés ainsi, et deux autres le lendemain ; dans l'intervalle, la rapidité du courant rendait la navigation fort pénible ; on rencontra deux ubas montées par une douzaine d'Indiens demi civilisés, revenant d'une vague station située un peu plus en amont ; quand celle-ci dépassée, le jour suivant, Ambrosio annonça que l'on entrait sur le domaine des Oukouyennes, et confirma, au sujet de cette tribu, les renseignements peu engageants que M. Mérul et le gouverneur de Crato avaient déjà fournis. Selon lui, les Oukouyennes (qu'il ne faut pas confondre avec les Roucouyennes, tribu habitant les Guyanes et leurs confins) n'appartenaient pas à la race indienne ; ils étaient arrivés dans la région à une époque indéterminée, venant de l'est, c'est-à-dire de l'océan Atlantique, et certains prétendaient qu'à cette époque-là, ils offraient toutes les caractéristiques des hommes de race blanche. Ces étrangers avaient forcément été en butte à l'hostilité des autochtones, et peu à peu réduits à se réfugier dans les parties les plus inaccessibles des Selvas, où ils étaient quasiment retournés à l'état de nature. Leur férocité était incroyable ; ils traînaient parfois leurs prisonniers pendant des mois pour le plaisir de les faire mourir

à petit feu ; ils les faisaient lutter entre eux, et les vainqueurs, en récompense de leur triomphe obtenaient une prolongation de leur existence, c'est-à-dire, en réalité, de leur supplice ; mais au bout d'une période plus ou moins longue, ils subissaient le sort commun.

Toutefois, une particularité assez curieuse de ces sauvages, c'était leur peur de l'eau ; jamais, sauf à leur corps défendant, ils ne se risquaient sur l'élément liquide et ils ne possédaient pas de barques ; lorsqu'ils étaient contraints de franchir un cours d'eau, ils faisaient construire des radeaux par leurs prisonniers, qu'ils chargeaient ensuite de la manœuvre.

Se fondant sur cette antipathie de leurs adversaires probables, les trois compagnons désormais passèrent leurs nuits dans les flots ou sur les rochers, au milieu du rio : pendant trois jours, ils ne furent point dérangés, et n'aperçurent aucune silhouette inquiétante ; d'ailleurs, les rives, presque toujours terriblement escarpées, étaient couvertes d'une telle profusion d'arbres et de plantes géantes qu'une armée s'y fût bien aisément dissimulée. Le quatrième jour, le canot devait affronter un pongo plus dangereux encore que les autres, parce que les contre-courants y étaient moins réguliers ; ce lieu était aussi

un des postes favoris des Oukouyennes dont des fractions y campaient souvent pendant des semaines. Aussi, dès que l'esquif fut entré dans la première partie du rapide, Coucou et Mathurin ne perdaient-ils pas de vue les rives, tandis qu'Ambrosio surveillait la marche de l'embarcation. « Attention ! dit tout à coup l'Indien ; voici le plus difficile ; accrochez-vous aux bancs pour... » L'infortuné n'acheva pas. Du rivage, un concert de cris furieux s'éleva, dominant le tumulte des flots, et des flèches s'abattirent à la surface du rio. « Les Oukouyennes ! s'écria Coucou. J'en aperçois plusieurs là-bas, sur la rive gauche ! » Un gémissement étouffé, tout près de lui, l'interrompit, et avec un vif émoi, il vit Ambrosio, affaîsé sur lui-même, qui essayait convulsivement d'arracher une flèche enfoncée dans son épaule gauche. « Ah ! les sales merles ! vociféra le gamin en saisissant sa carabine, pour la première fois qu'on entrevoit leurs maudites trompettes, ils ne nous ont pas manqués ». Mais il dut aussitôt lâcher son arme, pour n'être point projeté hors du canot, qui était secoué comme un bouchon sur un torrent. Et, en proie à une horreur indicible, Coucou devina que, n'étant plus maintenu en direction par la solide et adroite pagaie de l'Indien, la

frêle barque avait dévié de sa route ; il n'eut du reste pas le temps de vérifier cette hypothèse, car, une demi-seconde plus tard, le canot, comme atteint de folie, tournoya deux ou trois fois ; puis, empoigné par le courant, bondit en avant littéralement, droit sur la muraille rocheuse formant la rive. Et soudain, tout s'effaça aux yeux du Parisien et de ces amis, une montagne liquide s'abattit sur eux ; le flot les aveugla, les assourdit, les suffoqua ; puis, leur embarcation, à demi pleine d'eau, continua sa route, mais d'un mouvement paisible, et qui allait se ralentissant, comme si désormais elle flottait sur les eaux calmes d'un lac. Et, chose plus incompréhensible encore que le reste, autour d'eux tout, subitement, était devenu ténèbre.

IV

Dans les ténèbres éternelles.

Une voix haletante, entrecoupée, — celle de Mathurin — s'éleva : « Ben quoi ! Je suis donc devenu aveugle que je n'y vois plus clair?... Où sommes-nous?... m'sieu Coucou, Coucou? — Ici, me voilà, fit le gamin en éternuant et crachant,

qu'est-ce que ça veut dire? Où est Ambrosio? Bougez pas, vieux père Mathurin, «vous nous feriez chavirer». Il tâta de la main le fond du canot, et y sentit le corps inanimé de l'Indien. Alors, sans mot dire, il le souleva un peu, de manière que le haut de son corps émergeât de l'eau qui, ainsi que nous l'avons dit, emplissait à moitié l'embarcation, et retira la flèche encore fichée dans son épaule, sans se soucier du gémissement que cette cruelle opération arrachait au blessé. Ensuite, il se hâta d'appliquer sur la plaie, non pas un, mais, par précaution, deux des emplâtres «anti-curare» pris dans son sac, les y maintient par un bandage constitué avec une manche de sa propre chemise et fortement serré; ce devoir d'humanité rempli, il reprit. «Non, non, nous ne sommes pas aveugles; la preuve, c'est que, moi, dans l'obscurité, j'aperçois vaguement — oh! très vaguement — une espèce de clarté, derrière nous... C'est par là que nous sommes entrés? — Entrés où? — Est-ce qu'on sait? Ça s'expliquera, allez!... En attendant, vidons le canot, puis vous vous arrangerez pour faire de la lumière....

Ce programme fut suivi de point en point; quand la plus grande partie de l'eau eut été rejetée de la barque, Coucou

s'occupa d'Ambrosio : le pauvre diable était bien faible, mais il vivait, c'était l'essentiel. « Voilà de la lumière, annonça Mathurin... Mais où sommes-nous?... De l'eau, de l'eau, et puis du noir, du noir... Un vrai trou de damnation d'enfer !... »

Ces phrases désespérées ne laissaient pas que d'être pleinement justifiées, car en effet, la faible lueur que répandait la mèche d'amadou soufrée, brandie par le matelot se perdait dans l'obscurité, sans rien montrer d'autre que cette obscurité elle-même, et l'eau, sur laquelle elle se reflétait. Que le canot eût été projeté dans quelque immense caverne où il flottait maintenant, rien n'était plus certain, mais de cette caverne, on ne voyait ni la voûte, ni les parois. « Approchez votre lumignon, vieux père, dit Coucou, qu'on examine ce pauvre Ambrosio ; il n'a pas bonne mine ; néanmoins, on peut espérer qu'il en réchappera, parce que, si le curare avait produit son effet, il serait déjà en train de gigoter, je connais ça, moi, j'y ai passé. On a des secousses, des tremblements.. — Y a curare et curare, observa Mathurin d'un air sombre ; après tout, s'il « passe l'arme à gauche », le pauvre moricaud, ce ne sera des fois pas lui le plus à plaindre. — C'est ça, fit Coucou avec dédain, commencez tout de suite par jeter le manche après

la cognée, paraît qu'il n'y a rien de tel pour se tirer proprement d'affaire quand on est dans le pétrin. Moi, mon système, c'est tout juste le contraire ; et, comme il ne m'a pas trop mal réussi jusqu'à présent, je m'y cramponne. Passez-moi un « coui » avec un peu de tafia dedans ; « l'eau-de-feu », ça n'a jamais fait de mal à un honnête homme, ni même à un coquin. Il fit boire une gorgée de liquide à l'Indien, dont l'insensibilité était à peu près complète, l'installa le plus commodément possible, puis décréta : « Maintenant, père Mathurin, nous allons faire le tour du propriétaire ; êtes-vous de la partie?... Zut ! sale coup pour la fanfare ! Voilà que les pagaies se sont envolées, maintenant ! »

Les quatre avirons, en effet, avaient été emportés par la vague terrible que le canot avait littéralement traversée, mais Coucou ne se laissa pas déconcerter pour si peu, il arracha l'un des blancs, confia l'écope au gabier, et à eux deux, munis de ces engins rudimentaires, entreprirent de faire virer le canot pour l'orienter vers l'orifice par lequel ils avaient pénétré dans la caverne ; la mèche, d'abord fixée à l'avant, fut ensuite éteinte, d'abord pour économiser le luminaire, ensuite, parce qu'elle empêchait de distinguer la vague leur signalée par Coucou.

Cette obscurité totale, opaque, presque palpable, pourrait-on dire : ce silence absolu, uniquement troublé par le clapotis de l'eau, la légitime angoisse de se voir enfermé là, dans ce trou noir, à la surface de cette nappe liquide, et d'y mourir de faim et de désespoir, tout contribuait à peupler de sinistres pensées le cerveau des deux compagnons. Leur embarcation avançait avec une lenteur extrême, et au bout de quelque temps, Mathurin affirma qu'elle n'avancait plus du tout, ce qui, après réflexion, paraissait du reste, fort logique, les eaux provenant du rio, et pénétrant dans le souterrain avec une force prodigieuse par l'ouverture étroite, devant forcément produire un courant d'autant plus intense qu'on se rapprochait de l'orifice. Et ce courant, il ne fallait pas songer à le vaincre à l'aide d'une écope et d'un fragment de banc. « N'insistons pas, Mathurin, mon copain, — tiens ça rime ! — Rallumez votre chandelle et faisons demi-tour. Comme il n'y a rien d'infini en ce bas monde, ce lac doit bien aboutir quelque part... — Oui, mais où ? Dans la chaudière du grand diable d'enfer.

Ils firent virer l'embarcation, rallumèrent leur modeste fanal, puis entreprirent de parcourir la caverne jusqu'à

ce qu'ils atteignissent la paroi ; alors ils la longeraient dans tous les sens, afin de vérifier s'il n'existait pas quelque issue autre que celle par où ils y avaient été projetés. La première idée qui devait venir était évidemment de tenter de sortir par celle-ci, mais après y avoir pensé un bon moment, Coucou finit par se persuader que la chose devait être impraticable. Autant qu'il se le rappelait, le trou percé dans le roc, et mettant en communication le rio avec la caverne, se trouvait à l'endroit précis où la rivière décrivait un coude brusque, de sorte que les eaux arrivant avec une violence inouïe étaient en partie déviées pour suivre leur nouvelle direction, en partie, précipitées dans l'immense grotte ; c'est justement parce qu'il avait été saisi par ces dernières que le canot y avait été entraîné avec elles. Comment donc espérer qu'on pût remonter ce formidable rempart qui s'était fait un jeu d'emporter l'embarcation, l'avait soulevée comme une plume, et lancée à la façon d'un projectile à travers l'espèce de « barre », autrement dit de vague colossale et permanente, qui résultait de la rencontre en ce lieu des flots tumultueux du rio et de ceux, paisibles, du souterrain ? Tout bateau qui l'essaierait, même mû par une équipe de vigoureux rameurs,

serait immanquablement refoulé et très probablement chaviré, avant même d'approcher de la « barre » en question ; et si, par miracle, il réussissait à l'atteindre, il était matériellement impossible qu'il ne fût point submergé, destin auquel l'esquif de nos trois héros n'avait échappé que grâce à la vitesse dont il était animé au moment critique. Il fallait découvrir autre chose, une seconde issue. Et, s'il n'en existait pas...

A cette pensée, Coucou eut un sourire. « C'est de la blague, marmotta-t-il. Non, je n'en crois pas un mot, que je puisse finir de cette façon-là, comme un rat qu'on a muré dans son trou. J'en ai trop vu, trop enduré, je me suis tiré de trop de mauvais pas pour « marcher dans une combinaison » pareille. Je veux sortir d'ici et j'en sortirai. Comment ? Ça n'a pas d'importance : toute la question, c'est d'en sortir. » Et sur ce raisonnement, peut-être dépourvu de logique, il se remit à « souquer » avec ardeur. Au bout d'un instant, Mathurin, silencieux depuis le « suif » qu'il avait reçu, s'écria : « Eh ! commandant... — Qui c'est enfin ce commandant, s'impatienta le Parisien. D'abord puisque je prends du galon, je veux être colonel, ou rien du tout ! — De quoi ! s'indigna le matelot. Dans les pousse-cailloux

alors, avec un pantalon rouge ! Un commandant, chez nous, dans la marine, c'est celui qui commande... — Du temps de M. de la Palice, c'était déjà comme ça... — Qui commande un navire, un trois-mâts, une frégate, c'est bien autre chose qu'un colonel ! « Le vieux matelot, très emballé, s'égarait dans une dissertation où il exaltait les mérites des officiers de marine comparés à ceux de l'armée de terre, quand il s'arrêta court pour montrer du doigt Ambrosio : « Il remue, dit-il ; c'est ça que je voulais vous annoncer ».

La nouvelle était exacte, l'Indien ouvrait les paupières, et quand Coucou, penché sur lui, eut prononcé quelques paroles amicales, le pauvre diable, en réponse, réussit à murmurer un mot, un seul : « Chic ! se réjouit le Parisien, il est sauvé ! Décidément, vous voyez que vous aviez tort de blaguer ses emplâtres. — Hum ! sauvé, fit Mathurin, d'un air de doute. — Pas d'erreur, mon vieux père. Savez-vous ce qu'il vient de me dire ? Tafia !... Du moment qu'il demande à « boire la goutte », c'est qu'il y a du bon... Ambrosio, avale ça, mon coco... Tiens, voilà aussi que je me mets à faire des rimes, moi ; c'est contagieux, faudra « soigner ça ». Une large lampée d'alcool ramena un peu de vie dans les yeux encore

ternes de l'Opowano ; mais, presque tout de suite, il s'endormit lourdement, pour bientôt se mettre à ronfler bruyamment. « Heureusement que les bêtes qui mordent et qui griffent ne doivent pas se compter à vingt-sept au quarteron dans cette contrée peu éclairée, remarqua Coucou, parce qu'il y met une telle ardeur qu'elles ne manqueraient pas de « rappliquer » à des kilomètres à la ronde. Mon grand-père me racontait une fois qu'il avait connu un nommé Orpée qui faisait comme ça accourir les tigres, les rhinocéros, les chauves-souris, les crapauds, les limaces, les dromadaires etc., etc., au son de la musique. Mais, lui, il ne se servait pas seulement de son nez, il avait une flûte... » Le gamin coupa net son discours, parce que Mathurin venait de se dresser brusquement à son banc, le bras tendu, montrant quelque chose dans l'ombre. « Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? Une puce qui vous a piqué ? — Là, là, fit le marin, d'une voix étranglée. Ma doué, qu'est-ce que c'est que ce « bestiau-là » ? »

Le gamin regarda du même côté. Dans l'étroit périmètre éclairé par la mèche qui n'allait pas tarder à finir de se consumer, quelque chose qui paraissait assez bas sur l'eau, mais à quoi on eût été bien en peine, dans le premier instant de sur-

prise, d'assigner une forme, glissait sans bruit à la surface de l'eau. Encore quelques secondes, et il atteindrait le canot. Très pâle, mais en pleine possession de son sang-froid, Coucou, d'un effort de ce qui lui servait de rame, fit obliquer l'embarcation.

— Qu'est-ce que c'est? questionna tout bas le matelot. Un animal? — Je ne crois pas. Préparez les armes, Mathurin... »

V

Les antropomorphes.

« Mille millions de tonnerre de fer-blanc, marmotta sourdement le matelot, en réponse à l'invite du Parisien, nous voici dans une jolie passe. Les carabines sont trempées comme si elles étaient restées au fond de la mer des Sargasses depuis la mort de Jean Bart! — Les pistolets, alors. Mais ne tirez pas sans que je vous le dise. — Vous voyez ce que c'est, cette bête, m'sieu Coucou? — Je crois que ce n'est pas une bête, mais une espèce d'embarcation montée par des hommes... des sauvages... Taisons-nous ». Le gamin se munit vivement d'une mèche soufrée dont il aviva la clarté en l'agitant à bout de

bras. Un concert de cris bizarres répondit à ce geste : on eût dit des miaulements de chats, entrecoupés de syllabes d'une langue inconnue ; il eut le temps d'apercevoir le canot, qui était large et presque rond à ses deux extrémités, de distinguer à son bord de silhouettes humaines. Et puis, ce fut tout ; l'apparition s'éloigna prestement et se fondit dans les ténèbres.

Superstitieux comme, à cette époque-là, l'étaient la plupart de ses compatriotes, le Breton était positivement bouleversé ; quant à Coucou, il ne croyait aucunement à l'intervention d'êtres fantastiques bien entendu, mais il ne pouvait s'empêcher de trouver à ces visiteurs mystérieux des allures étranges, car la constatation du matelot était juste : aucun fanal, si minime fût-il, n'éclairait leur marche...

Sur l'injonction du gamin, Mathurin quoique en rechignant, reprit son écope, et ils continuèrent de progresser lentement. Le silence était absolu : pas un souffle n'agitait l'air qui, pourtant, était parfaitement respirable ; et cette solitude était si profondément impressionnante que Coucou lui-même, malgré toute sa hardiesse et son sang-froid, se sentait inquiet, frémissant, crispé ! Cela dura longtemps ; soudain, tous deux poussèrent une exclamation, l'esquif venait de s'arrê-

ter, son avant s'était enfoncé dans le sol, et, à une vingtaine de mètres, ils entrevoyaient comme une plage, blanchâtre à la manière de celles qui sont couvertes de sable ou de galets. « Descendons, ordonna le Parisien après une brève hésitation. Emportons nos carabines, nous y brûlerons un peu de poudre pour les faire sécher. » Le marin obéit, et une minute plus tard, ils foulaient le sol, fait d'un sable extrêmement fin, qui crissait à peine sous le pied. Ils employèrent un temps assez long à remettre leurs armes en état, à les charger, à tordre leurs vêtements encore imbibés d'eau, puis, quand ils eurent terminé ces diverses besognes, ils s'avancèrent à une centaine de mètres, sans rien rencontrer ni apercevoir de particulier. Mathurin s'assit par terre. « Qu'est-ce que c'est, gémit-il d'un ton morne, si ce n'est pas la fin des fins? Celui qui dit qu'on se tirera de là est un failli chien de farceur qui ferait mieux de se nouer un tourmort sur sa coquille de langue. Fichus, mon poilu ; roustis, mon ami ; rasés, mon bébé, voilà ce qu'on est. Bien le bonsoir, la compagnie, nous avons nos congés pour l'autre monde ».

Coucou ne jugea pas utile de critiquer ces propos désespérés, et se mit à méditer : mais que tenter, où se diriger dans ces

ténèbres où ne filtrait même pas un mince rayon de lumière? Et cependant, ces hommes qui s'étaient approchés, puis dérobés, ils avaient bien su s'introduire dans la grotte souterraine, et ils devaient avoir un moyen d'en sortir, car il était plutôt inadmissible qu'elle constituât leur domicile...

De retour vers la barque, ils virent avec joie que l'Indien s'agitait doucement, quoique encore plongé dans le sommeil. Mais il ne tarda pas à s'éveiller et regarda autour de lui d'un air d'immense surprise. « Tu n'en reviens pas, vieux, lui dit Coucou, il y a de quoi. Pas rigolotte, notre nouvelle résidence, faut l'avouer; mais quand on en sera sorti, il n'y paraîtra plus. — Quand on en sera sorti ! répéta amèrement le matelot en haussant les épaules. Des fois, commandant, que vous vous imaginerez vous tirer de là? — Dès qu'Ambrosio va être en état de se remuer un peu, nous nous mettrons en campagne, papa gabier de misaine, et je vous fiche mon billet que si nous y restons, c'est qu'il n'y aura pas moyen de faire autrement. Vous ne connaissez pas Coucou, vous? Si je vous disais, mon vieux père, que ça m'est déjà arrivé, des aventures du « même tabac »? Et au moins aussi mal emmanchées ! Eh bien, me voici, tout

entier, prêt à recommencer... D'abord, il faut mettre Ambrosio au courant, peut-être qu'il sait où nous sommes, lui ». Mais le récit qui lui fut fait n'aboutit à d'autre résultat que de plonger l'indigène dans une stupéfaction sans limites, qui se transforma rapidement en un profond désespoir. Il se leva en chancelant, gagna la terre ferme, soutenu par les deux Européens, et là, se prosterna la face contre terre, les mains croisées au-dessus de la tête ; aux objurgations de Coucou, il ne sut répondre autre chose que ces phrases : « Ambrosio veut mourir là. On ne lutte pas contre la volonté du Manitou ». Et il faut bien avouer que Mathurin l'approuvait en sourdine, jugeant inutile de se donner du mal pour aboutir à un résultat nul.

Coucou s'écarta de quelques pas, puis il déclara : « Puisque vous ne voulez pas vous grouiller, c'est moi qui vais aviser, tout seul, aux moyens de cavalier d'ici. Écoutez : je vais marcher droit devant moi, jusqu'à ce que je rencontre la paroi de la caverne, c'est-à-dire jusqu'à ce que je sois arrêté par l'eau.

Quand j'aurai exploré un côté, je reviendrai sur mes pas et j'examinerai l'autre. Vous, ne bougez pas d'ici ; éteignez les mèches pour les économiser et ne les rallumez que si vous entendez du bruit.

Quant à moi, je vous rejoindrai facilement, puisqu'il me suffira de suivre le bord du lac. En tout cas, si par hasard, je me perdais, je tirerais un coup de pistolet, et vous me répondrez de la même manière. Au revoir, les copains, amusez-vous comme de petits fous ; dans un moment, Ambrosio sera tout à fait rétabli, et vous pourrez vous lamenter « jusqu'à plus soif ».

Mais son ironie glissait sur les deux hommes qui, sans un geste, sans un mot, le laissèrent s'enfoncer dans l'ombre, où bientôt la lueur de sa mèche même s'évanouit. Le matelot souffla la sienne, s'allongea sur le sable à côté d'Ambrosio et ne bougea plus. Cette prostration dura longtemps, plusieurs heures peut-être ; engourdi, glacé, — car il faisait très frais dans ce séjour, — l'esprit de plus en plus déprimé, le matelot s'abandonnait, sans essayer de réagir à son découragement. Et que cela ne surprenne pas ! Braver un danger ou un ennemi, connu, précis, évident, en plein jour, face à face, il suffit, pour cela, de n'être point un lâche : les affronter, sans les voir, sous la menace d'une attaque à l'improviste — qu'ils soient dissimulés dans les ombres de la nuit, ou qu'ils se cachent d'une façon quelconque, exige déjà une certaine dose de courage ; pour se risquer froidement dans

l'inconnu, où il n'y a peut-être rien, mais qui recèle peut-être de mortels et inévitables périls, il faut une force d'âme peu ordinaire, et enfin, celui à qui toutes les apparences montrent que le salut est à peu près impossible, et qui ne se résigne pas, qui ne se laisse pas abattre ; qui, presque gaiement, avec confiance, se met à la besogne, celui-là est un cœur fier et celui-là est bien près d'être de la famille des héros, et il s'y classera si, quelque jour, il trouve un champ et des circonstances dignes de lui...

... Dans les ténèbres sinistres et mystérieuses, Coucou marchait depuis deux heures, peut-être plus, et l'une de ses mèches, déjà, était consumée. Comme il s'astreignait à s'arrêter assez souvent, pour écouter, inspecter le sol, y tracer avec la crosse de sa carabine des signes pour se repérer au retour, il n'avancait qu'assez lentement, et il comptait n'avoir parcouru plus d'une lieue.

Soudain, il tressaillit : sur le sable, il venait de discerner des empreintes de pieds nus, en grand nombre ; ce n'étaient pas les premières, mais les autres étaient indistinctes, tandis que celles-ci étaient très précises, parce que récentes. Il fit encore quelques pas ; un frémissement d'horreur et d'épouvante, tel que jamais il n'avait

senti le pareil, le secoua tout entier ; parce que, de l'ombre, des cris, des clameurs, de rauques hurlements, des rugissements... quoi encore?... un concert défiant la description, et qui sortait d'on ne sait quelles poitrines venait d'éclater. Il tremblait, lui qui n'avait encore jamais connu la peur, et la mèche qu'il brandissait au bout de son bras gauche vacillait au point qu'elle menaçait de s'éteindre. Et puis, devant, à droite, à gauche, à la limite du cercle de lumière, il distingua... quoi? Des créatures vivantes, oui, et qui, telles des hommes, se tenaient debout. Mais ce n'étaient pas des hommes. Ses regards affolés perçurent vaguement des faces et des corps couverts de poils, des figures aplaties, sans yeux, semblait-il ; des bras démesurément longs et puis, non, ils ne se tenaient pas vraiment debout, ils marchaient courbés, et parfois prenaient appui sur leurs mains comme des singes...

Une sourde exclamation d'une terreur sans nom s'étrangla dans sa gorge ; machinalement, il leva sa main droite qui tenait un pistolet double tout armé et il pressa les deux détentes ; il en prit un autre à sa ceinture, et fit feu de nouveau, il ramassa sa carabine qu'il avait laissé tomber, et sans épauler l'arme il tira encore. Chaque coup de feu rayait l'obs-

curité d'un éclair fulgurant aussitôt effacé, chaque détonation se répercutait comme le tonnerre. Et il resta là, frémissant, entendant à peine les clameurs maintenant lointaines et qui allaient s'effaçant.

Deux interminables minutes, il persista dans cette immobilité, ayant presque perdu conscience de lui-même, ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il se rendit compte qu'il était seul, que les êtres fantastiques avaient fui. Alors il s'avança, parcourut une dizaine de mètres, et tout d'un coup, s'arrêta encore, fit à nouveau quelques pas ; à ses pieds, l'une de ces créatures gisait, tuée raide par l'une des balles qu'il avait tirées au hasard ; faisant appel à tout son sang-froid, il s'agenouilla pour l'examiner. Qu'était-ce ? Homme ou bête ? La créature énigmatique n'avait guère plus d'un mètre cinquante de haut ; tout, dans son apparence, dénotait une dégénérescence complète : poitrine étroite, membres maigres, grêles et sans muscles, tête, mains, pieds énormes et disproportionnés ; pas un pouce de son corps qui ne fût couvert de poils longs et rudes, où s'enfouissait le nez, extraordinairement long ; la bouche large, édentée ; il y avait bien deux orbites, mais la place des yeux était recouverte d'une peau dure et rugueuse ; des griffes à la place des ongles.

Dans tout cela, il y avait de l'homme, il y avait du singe, il y avait des particularités n'appartenant à aucune espèce déterminée.

Coucou se redressa, essuya la sueur qui perlait à son front, malgré la fraîcheur ambiante. A cet instant, ses yeux se fixèrent sur un débris informe que le mort avait dû laisser échapper et qui était sans doute son arme. Il le ramassa, le considéra à la lueur de sa mèche, ç'avait été probablement une hache, tout ébréchée et usée, et rongée de rouille ; mais, en dépit de cette rouille, des caractères persistaient sur le fer et il y lut sans trop de peine les lettres suivantes, les unes réunies, les autres espacées : « Lew sseu aris armu S. M. 1313 » qu'à tort ou à raison, il reconstitua : « Levasseur, Paris, armurier de Sa Majesté 1313 ». Il restait là, confondu, perdu dans ses réflexions, quand un léger bruit lui fit tourner la tête : de l'ombre, quelqu'un sortait, s'avancant vers lui. Mais cette fois, c'était un homme, presque nu, un Indien d'une taille gigantesque.

VI

Moa-Moa grand chef des Oukouyennes.

Dans son effroi irraisonné, — produit par l'atmosphère de mystère qui pesait sur lui — et qui contrastait si fort avec son magnifique sang-froid coutumier, Coucou avait, on s'en souvient, déchargé toutes ses armes sur les « êtres » qu'il avait rencontrés là, et il n'avait pas songé à les recharger, de sorte qu'il était maintenant sans défense. Il n'en saisit pas moins son couteau de chasse ; mais cette précaution s'avéra aussitôt superflue, car le nouveau venu se prosterna, et d'une voix rauque, entrecoupée par la peur, prononça en « *lingoa géral* », la langue courante des Indiens, comme nous l'avons dit, ces mots qui étaient fort loin de toute intention agressive : « Moa-Moa vient en suppliant, il n'est pas l'ennemi du blanc. Que le blanc ait pitié de lui et fasse de lui, s'il le veut, son esclave, mais qu'il l'emmène loin, loin de ce séjour, où résident tous les démons, ennemis des hommes. Pitié, homme blanc, pitié pour Moa-Moa ! » Il tremblait de tous ses membres, et l'on entendait ses dents claquer les unes contre les autres.

Prudent, le Parisien ne répondit pas tout de suite ; il était trop occupé à recharger l'un des ses pistolets. Cette opération achevée, il prit la parole : « Relève-toi, Moa-Moa, que je ne connais pas, et n'aie pas la frousse ; ce n'est pas digne d'un homme ni d'un guerrier. Si tu n'es pas mon ennemi, moi, je ne demande pas mieux que d'être ton ami ; par conséquent, il y a des chances pour qu'on s'entende, nous deux... Allons, te dis-je, relève-toi et montre ta binette. » L'homme obéit toujours tremblant : c'était un superbe gaillard, dont la stature ne devait pas être très inférieure à deux mètres et dont la plastique eût plongé un sculpteur dans l'admiration, tant ses membres étaient vigoureux et admirablement proportionnés ; par exemple, il était fort maigre. Son teint était basané, son visage barbu, ses traits assez réguliers et, dans leur expression habituelle, très durs ; aucune peinture, nul tatouage ni ornement ; de longs cheveux noirs et raides descendant sur les épaules, et pour tout costume, une espèce de caleçon très court, passablement déchiré, fait d'une peau de jaguar ou de léopard.

« Avance, Moa-Moa, invita Coucou, et dis-moi qui tu es. Quelle est ta tribu ? — Moa-Moa est un des grands chefs de la

tribu des Oukouyennes... — Ah ! bah ! les Oukouyennes ! s'exclama le Parisien. » L'autre se trompa sur le sens de cette exclamation, et se prosterna de nouveau. « Blanc, implora-t-il, je serai ton esclave, si tu le veux, si tu l'exiges, j'obligerai tous mes guerriers à t'obéir et à admettre dans leurs forêts les hommes de ta race qu'ils ont combattus jusqu'à maintenant. Tout ce que tu me demanderas, je le ferai. Prends ma vie, si tu veux, tue-moi, plutôt que de m'abandonner dans ce séjour de démons où règne une nuit éternelle. — Tu ne seras pas mon esclave, Moa-Moa, promet solennellement le Parisien. Il est des hommes blancs qui sont les ennemis des Indiens, c'est vrai, mais il en est d'autres qui ne demandent qu'à vivre en paix avec eux. Ma nation, à moi, n'est pas la même que celle des blancs de l'Amazone ; elle réside au loin, bien loin, par delà les grandes eaux salées ; elle est bien plus puissante, bien plus riche, plus généreuse, sa main loyale est largement ouverte à qui lui témoigne de la sympathie, mais son poing est lourd à qui la traite en ennemie. Voilà quel est le peuple auquel j'appartiens, retiens son nom : les guerriers de ma tribu se nomment les Français. Eh bien ! Moa-Moa, si tu le veux, tu seras l'ami et le frère des Français,

tu seras mon ami et mon frère ». L'Indien l'avait écouté dans une attitude de recueillement, puis il murmura que jamais aucun blanc des Selvas n'avait parlé ainsi, prit la main de Coucou, l'appuya successivement sur son front, ses lèvres et son cœur ». Cela est, dit-il ensuite ; le jeune blanc est le frère et l'ami des Oukouyennes, et sans doute, le seul et le premier, et il conduira hors de ce lieu affreux, Moa-Moa, leur grand chef ».

Le Parisien ne put s'empêcher de sourire : ce dernier membre de phrase, en effet, avait au moins le mérite de la sincérité, impliquant que, s'il ne s'était point vu emprisonné dans la caverne, le grand chef se fût tout autrement conduit avec le blanc. Mais notre jeune héros était philosophe et n'ignorait pas que l'intérêt est encore le plus puissant mobile des actions humaines, et il s'abstint. Il offrit à l'Oukouyenne quelques aliments qui furent littéralement engloutis, et un peu de tafia qui reçut un accueil enthousiaste ; puis il invita son compagnon inattendu à lui exposer quelles circonstances l'avaient amené là. Moa-Moa s'exécuta sans difficulté et raconta ce qui suit : Il était à la chasse avec cinq de ses guerriers, quand, subitement, le sol avait cédé sous ses pas, et il avait été précipité dans le vide, au

milieu d'un nuage de cailloux et de poussière ; quand il avait pu se reconnaître, il s'était vu au bord d'une petite rivière, tout près d'une cascade, au sein d'une obscurité presque complète. Il cherchait l'endroit par où il était tombé, lorsque, soudain, les ténèbres l'avaient enveloppé, comme si d'un seul coup, l'ouverture s'était hermétiquement close. Et puis, plus rien : une nuit d'encre, un silence de plomb.

Il avait appelé, crié, vociféré, sans autre réponse que ses propres clameurs répercutées par les échos. Il avait fait quelques pas, au hasard, mais, tombé dans la rivière et ne sachant guère nager (les Oukouyennes, nous l'avons dit, ont une peur atroce de l'eau) il n'avait qu'à grand'peine regagné la rive. Alors, à demi mort de terreur, il était resté assis par terre un temps qu'il ne pouvait évaluer, jusqu'à ce que des mains, ou plutôt des pattes munies de griffes, s'abattissent sur lui ; il avait entendu des sons inarticulés — qui, cependant, étaient peut-être un langage — on l'avait entraîné ; il avait voulu résister, mais une véritable foule s'était ruée sur lui ; en dépit de sa vigueur, il avait été terrassé, emporté, roulé sur le sol ; des dents avaient pénétré un peu dans toutes les parties de son corps (il portait

en effet de nombreuses traces de morsures et de coups de griffes). Ensuite, on l'avait laissé tranquille, quoique lui fourrant parfois dans la bouche, de force, des morceaux de poisson cru. Et cela, encore, s'était prolongé combien de temps? Finalement ses vainqueurs avaient manifesté une vive agitation, traduite par un concert de clameurs assourdissantes, puis le silence s'était fait, et on l'avait obligé à prendre le pas de course : randonnée qui s'était terminée par l'apparition d'un point lumineux, qui était la mèche de Coucou, par des coups de feu et une fuite éperdue ; oublié sur place, Moa-Moa avait sans peine deviné la présence d'un blanc et était venu se réfugier sous sa protection.

Quand il eut terminé, Coucou prit la parole à son tour, se gardant bien d'avouer qu'il était lui aussi prisonnier dans la grotte, de peur que son prestige y perdît ; il raconta qu'il était venu visiter la caverne avec des compagnons demeurés pour se reposer au bord du lac. Puis, persuadé que le seul espoir de salut était la découverte de la crevasse dont avait parlé Moa-Moa ou d'une autre analogue, il donna le signal du départ. L'Oukouyenne ne fit aucune objection et le suivit docilement. Enfin, après un trajet assez court, il eut la joie de constater qu'il atteignait

enfin la paroi limitant la grotte : c'était une muraille à pic, d'une pierre grisâtre recouverte de mousse sèche. Et comme la lumière de sa torche ne lui permettait pas d'apercevoir le sommet de la voûte, une idée lui vint qu'il mit aussitôt à exécution : il approcha de la mousse l'extrémité de son luminaire, et elle flamba aussitôt, de petites flammes coururent en crépitant le long de la paroi.

Par malheur, il eut beau écarquiller les yeux, nulle constatation sensationnelle ne récompensa son attenté ; il s'en alla recommencer l'expérience un peu plus loin, puis ailleurs encore. Cette fois, la clarté lui montra, sur le sable, à quelques mètres, un arc, des flèches, une massue, un couteau vers lesquels Moa-Moa se précipita. « Ce sont tes armes ? questionna Coucou. Nous sommes donc en droit de croire que c'est là que tu as fait ta culbute... Oui, oui, c'est là, je vois... Ni doute, ni erreur, voilà l'endroit. Seulement, il a l'air plutôt bouché, et je ne sais pas si une souris grosse comme une puce y passerait... N'importe... » Ce qu'il avait aperçu, c'était, à quatre mètres environ, une cavité mais complètement obstruée, puis au-dessus, à une quinzaine de mètres du sol, une autre assez large, creusée dans la muraille rocheuse qui, à cette place, au lieu

d'être verticale comme ailleurs, surplombait le sol, formant avec lui un angle aigu. Des cailloux éparpillés témoignaient de l'éboulement qui avait suivi la chute du chef.

Coucou était fort intéressé, disons même, très surexcité ; il fit encore préciser à Moa-Moa divers points énigmatiques, contempla ardemment le roc aux dernières lueurs des touffes de mousse, puis réfléchit longuement, examina et soupesa l'arc et les flèches de l'Indien ». Allons-nous-en, fit-il brièvement, retournons chercher les copains. Moa-Moa, mon vieux, le blanc veut te montrer que rien n'est impossible aux hommes de sa race : tu es arrivé par là... »

Et comme son compagnon le regardait d'un air interrogateur et anxieux à la fois, il détourna la tête pour marmotter entre ses dents : « Au fond, ledit blanc voudrait bien se trotter, de cette façon ou d'une autre, par là ou par ailleurs, pourvu qu'il se trotte ; mais il est inutile que tu le saches ; tu « profiteras de sa voiture », c'est tout ce que tu peux demander... à condition, bien entendu, que voiture il y ait. »

Malgré lui, énervé et l'esprit au désarroi, il se mit en marche, escorté par le chef indien. Sans trop de peine, il retrouva l'endroit où gisait la dépouille de la mal-

heureuse créature qu'il avait frappée de sa balle, et s'arrêta un bon moment à la considérer ; puis, songeur, continua sa route, s'efforçant de retrouver les signes qu'il avait tracés sur le sable ; toutefois, ceux-ci auraient été insuffisants à le guider et il se serait infailliblement égaré, si l'empreinte de ses pas n'avait été plus nettement marquée ; après avoir, à diverses reprises, suivi une fausse direction, et s'être toujours retrouvé, il rencontra certaines de ses marques qui lui indiquèrent la proximité du lac. Alors il tira un coup de pistolet pour avertir Mathurin et Ambrosio de son approche, mais c'est en vain qu'il prêta l'oreille, rien ne lui répondit. Le cœur étreint de sinistres pressentiments, il hâta le pas, distingua enfin l'eau noire et immobile, retrouva le canot échoué, à bord duquel rien n'avait bougé ; mais d'Ambrosio et du vieux matelot, nulle trace. Il tira encore deux ou trois coups de feu, appela, sans plus de succès ; finalement, il s'assit dans l'embarcation, les bras croisés.

« Où sont-ils ? grommela le gamin. C'est drôle, j'avais comme un pressentiment... Pour moi, je ne vois que deux suppositions, mais, laquelle est la bonne ? Ou bien, ne me voyant pas revenir, ils se sont mis en campagne de leur côté, et alors, on se

reverra... pourvu qu'ils ne se perdent pas. Ou bien, ils ont été assaillis par ces espèces de singes que j'ai moi-même mis en fuite grâce à mes armes à feu. Ils ont, des détonations, une frousse qui m'a l'air de bien se porter, mais ils osent très bien attaquer un homme lorsqu'il n'a pas les moyens de les mettre en déroute en tirant dans le tas : à preuve Moa-Moa. Il est vrai que Mathurin et Ambrosio avaient des armes ; mais ils étaient si « aplatis » qu'ils n'auraient même pas pu s'en servir... Oui, voilà les deux suppositions plausibles, reste à connaître la vraie. »

Comme il concluait, il vit Moa-Moa, encore sur la terre ferme, se pencher vers le sol pour examiner quelque chose. Il y courut et eut une exclamation : à cette place, le sable était foulé, raviné, rayé comme par des griffes. « Eh bien ! fit Coucou avec calme, maintenant, nous sommes renseignés. Il n'y a plus qu'à retrouver les deux copains. Viens, Moa-Moa... » Comme il ne recevait pas de réponse, il se retourna ; le chef oukouyenne, le bras tendu, désignait à la surface de l'eau un point vers lequel le Parisin porta aussitôt les yeux ; c'était l'embarcation basse que déjà il avait vue et qui, lentement, s'avancait vers le rivage.

VII

Vers la lumière.

Le Parisien sauta sur sa carabine, et tout en l'épaulant, comme si les arrivants avaient pu le comprendre : « Halte ! Halte ! N'avancez pas, ou je tire ! » Et il eut la surprise d'entendre une voix bien connue, celle de son ami Mathurin, lui répondre : « Ah ! bah ! voilà le commandant à c't' heure ! Qu'est-ce que je disais m'sieu Coucou, hein, que c'était là un séjour de damnation d'enfer, avec toute une cargaison de diables et de démons pour équipage. Regardez, non mais, regardez-moi ce particulier, si vous avez jamais vu le pareil au même. C'est-y qu'on a débarqué dans l'autre monde, sans le savoir, ou bien qu'on a lâché dans cette caverne le personnel d'une baraque de curiosités, monstres et phénomènes, comme y en a chez nous, tous les ans, à la foire de Recouvrance ? » Le matelot sauta sur la rive, tenant sous son bras un être semblable à celui que Coucou avait frappé d'une balle ; mais celui-là était indemne, et parfois il manifestait des velléités de défense facilement réprimées par la solide

poigne du marin. Ambrosio suivait, mais l'air si affolé, si plein d'épouvante que, très visiblement, il n'y avait rien à espérer de lui. Néanmoins, il eut un frisson en apercevant l'Oukouyenne qui excita aussi l'attention de Mathurin : « Eh ! corne de misaine, s'exclama-t-il, vous aussi, vous ramenez un passager ? Il est plus beau que le mien, sans lui faire de compliments ; pas difficile du reste. C'est-y ça qu'on appelle une grotte déserte ? Il y pousse des habitants tous les cinq mètres, voilà tout ce que je sais. — Vous exagérez, vieux père, rectifia le Parisien ; mais il est certain que tout cela est bien extraordinaire. Maintenant, je vous écoute ; que vous est-il arrivé ? »

A vrai dire, le matelot n'en savait trop rien. Il dormait sur le sable, en pleine obscurité, cherchant dans le sommeil l'oubli de son désespoir, quand des bruits étranges, tout proches, l'avaient réveillé brusquement. Il avait voulu allumer la mèche soufrée ; mais avant même qu'il eût battu le briquet, il avait été assailli... par qui ? Des créatures poilues, souples comme des anguilles, aux griffes et aux dents aiguës, qui, se mettant à dix, quinze, peut-être davantage, l'avaient terrassé et jeté dans leur barque — autant que, dans les profondes ténèbres, il avait pu s'en

rendre compte — Ambrosio avait dû partager le même sort, sans tenter la moindre résistance. Au bout de quelques minutes, l'étreinte des agresseurs s'était relâchée, et il en avait profité pour se débattre de toute sa vigueur; il avait ainsi dégagé d'un de ses bras, saisi un pistolet à sa ceinture et presser la détente; instantanément, avec des cris et des gloussements de frayeur, tous ses adversaires l'avaient abandonné pour « piquer un plongeon dans le lac tous, sauf un qu'il avait « croché » et à moitié assommé d'un coup de poing. Là-dessus, il avait fait de la lumière, s'était avisé qu'il était tout près de la rive, et l'avait longée en se servant des deux rames informes gisant au fond du bateau; c'est ainsi qu'il avait retrouvé le canot d'écorce, ensuite Coucou lui-même.

« Et alors, acheva le matelot en se plantant devant le Parisien, oui, et alors, m'sieu Coucou? Pensez-vous pas qu'on nous a jeté un sort, à votre idée? Ça existe dans le monde naturel, des bestioles comme celles-là? Et ce n'est pas tout : cherchez-lui des yeux? Pas plus que sur une barre de cabestan. Pourtant, ils y voient clair comme une vigie de grand mât en plein soleil de midi : avec quoi? — Avec leur nez, répliqua le Parisien froidement. — Leur nez? — Pourquoi pas? Ils sentent,

s'ils ne voient pas, leur flair s'est développé en proportion de la diminution ou de la disparition de leurs facultés visuelles. A moins que, justement, cette peau qui recouvre leurs orbites soit un organe inconnu de nous, et, justement approprié à leurs besoins... — Mais qu'est-ce que c'est, ces bêtes-là, vous en avez déjà vu? » Il secouait avec énergie l'être qu'il avait fait prisonnier, lui arrachant des grognements de peur et de douleur, au milieu desquels deux syllabes revenaient sans cesse : « Merci... merci... — Y a pas de quoi, mon garçon, interrompit le marin. Merci? — Mathurin, fit Coucou, avec une véritable émotion, je ne suis pas très instruit, mais je sais une chose, c'est qu'en vieux français, on disait « demander merci » pour « demander grâce ». Tirez de là, mon vieux, les conjectures que vous voudrez... Mais écoutez-le, écoutez-le... Entendez-vous? Il a bien prononcé le mot « messire... Mathurin, je vous dis, moi, que ce sont là des hommes, entendez-vous, et mieux que cela, des Français, qui ont été ensevelis dans ce souterrain depuis des siècles et des siècles, sans réussir à s'évader, qui s'y sont perpétués, et dont l'apparence extérieure s'est modifiée, comme l'exigeait le milieu où ils vivaient... »

De stupeur, le matelot lâcha son captif : d'un bond, celui-ci fut à trois mètres, et avant qu'on eût esquissé un seul mouvement pour le rattraper, il s'était effacé dans les ténèbres avec un cri aigu d'animal pourchassé ». Et voulez-vous que je vous dise, Mathurin, reprit Coucou très animé. J'en ai tué une, moi, de ces pauvres créatures... oh ! sans le faire exprès, par manque de sang-froid... Eh bien ! elle portait une hache avec une inscription française ». Le matelot réfléchit un bon moment, jeta au Parisien un regard méfiant, mais ne répliqua rien ; évidemment, il ne croyait pas un traître mot de cette explication d'ailleurs au moins surprenante et préférerait ajouter foi à celles que lui présentait son esprit tout embué de légendes surnaturelles. Disons-le cependant : beaucoup plus tard, le Parisien eut occasion de mentionner cette rencontre dans un entretien avec des savants qui, tout en s'affirmant fort incrédules, avaient avoué que son hypothèse n'était point invraisemblable. C'est un fait qu'avec le temps des êtres soumis à des conditions d'existence anormales, mais dans lesquelles néanmoins, ils peuvent vivre, se modifient et s'adaptent selon les nécessités de leur nouvelle vie ; par exemple, les poissons que l'on pêche dans les lacs souter-

rains où jamais ne filtre un rayon de lumière, sont dépourvus d'organes de vision. C'est pourquoi, lesdits savants — pour le cas, disaient-ils, où ces êtres fantastiques n'eussent pas été des produits de la féconde imagination de celui qui prétendait les avoir vus — étaient assez enclins à admettre qu'à une époque antérieure à celle de la découverte officielle de l'Amérique, des hommes de race blanche avaient pu aborder au Brésil, se hasarder dans les Selvas, y être engloutis dans cette caverne et s'accoutumer à l'obscurité, se nourrissant de poissons, de racines, de reptiles, d'insectes... Ajoutons encore que, si nous sommes bien renseignés, il y eut une correspondance entamée à ce sujet, entre des naturalistes français et une société scientifique du Brésil; mais celle-ci, ayant traité de fables les récits de Coucou, notre héros, furieux, avait refusé de donner de plus amples détails, de sorte que les choses en restèrent là. Plusieurs années après, en 1863, un explorateur français pénétra dans la grotte, il y découvrit des traces de la présence récente d'êtres plus ou moins humains, mais ses recherches ne lui permirent pas de rencontrer les habitants de ce sombre séjour : ils avaient dû se réfugier dans des retraites connues d'eux seuls, au delà de la cascade

signalée par Moa-Moa et qui fut le point terminus auquel parvint le voyageur. Le problème est donc encore entier ; notre Terre, que nous nous flattons de si bien connaître, en propose bien d'autres à notre curiosité, et à celle de nos descendants...

« Papa Mathurin, fit Coucou après un silence, s'agit maintenant de montrer que nous ne sommes pas des poules mouillées. Vous allez tous venir avec moi, et m'aider dans ce que je veux entreprendre. — Entreprendre, pourquoi faire ? interrompit le marin. Nous sommes là, nous y resterons ; le grand Chasse-Foudre, lui-même, qu'était, comme tout un chacun sait, un gars qui passait à travers les montagnes et qui vous fondait les rochers en soufflant dessus, serait obligé de faire comme nous... — Fichez-nous la paix avec votre Chasse-Foudre, riposta Coucou avec colère. Vrai, pour un vieux bonhomme qui va sur ses cent ans, vous êtes resté joliment « poire », sans vous flatter. Quel maheur ! A votre âge, « couper » dans toutes ces blagues !... Et puis, après tout, zut, si vous ne voulez pas venir, vous n'avez qu'à rester. »

Tout bouillant d'indignation, à cause du défaut d'énergie et de ressort de ses compagnons, il sauta dans le canot d'écorce, bourra son sac de provisions et

de munitions, se munit de toutes les mèches soufrées dont, par bonheur, il restait une importante quantité et se mit en marche... mais non pas seul avec Moa-Moa, car le vieux marin et Ambrosio lui avaient, ainsi qu'il l'avait d'ailleurs présumé, emboîté le pas sans hésitation. L'Indien paraissait à peu près entièrement remis de sa blessure : les emplâtres de sa fabrication avaient donc fait merveille, et il n'est pas douteux qu'il leur dut la vie.

Se fiant aux vestiges de son précédent voyage, Coucou reprit la direction de la cascade. Le trajet s'effectua dans un silence que nul ne troubla, tous, excepté le Parisien, étant visiblement plongés dans un désespoir sans bornes. Quant à notre gamin lui-même, son cerveau travaillait fiévreusement à élaborer des plans de délivrance ; à peine parvenu à l'endroit où Moa-Moa avait été précipité dans la caverne, il se mit à l'œuvre, tandis que, sombres et mornes, ses compagnons à l'écart le considéraient sans se soucier de l'aider. Après avoir enflammé une assez large surface de mousse, et obtenu ainsi une vive lumière, il choisit parmi les armes de l'Oukouyenne, abandonnées là, une flèche à laquelle il fixa une longue ficelle très fine dont il avait eu soin de se munir ; l'autre extrémité de la dite ficelle était

passée dans sa ceinture. Alors, se collant tout contre la muraille, il lança son trait en l'air...

« Manqué ! annonça-t-il placidement. Recommençons ». Deux autres essais furent également infructueux ; enfin, au suivant, la flèche, après avoir heurté la muraille à vingt mètres environ de hauteur, retomba à terre, comme précédemment, mais, cette fois, la ficelle était restée accrochée à l'une des saillies rocheuses, minutieusement repérées par le gamin et situées exactement au dessous de la cavité qu'il avait remarquée. « Va bien, Bastien, murmura-t-il, empruntant le langage de Mathurin qui le contemplait d'un air goguenard, en sifflotant. Maintenant, passons à d'autres exercices ». A l'autre bout de la ficelle, il noua un câble de piassata, mince, mais d'une solidité à toute épreuve et alors, il lui suffit de le haler pour qu'il vînt, lui aussi, se placer à cheval sur la saillie rocheuse. « Voyez-vous, papa, dit-il assez sèchement au matelot. Avec cela, je vais pouvoir grimper là-haut... — Et après ? fit Mathurin, en haussant irrévérencieusement les épaules. — Après?... Il ne comprend rien de rien, cet homme-là ! Vous n'apercevez pas ce trou ? Eh bien ! il aboutit quelque part, pas vrai ? Alors... — Qu'est-ce que vous en savez, s'il aboutit

quelque part? Et s'il est bouché? — Il vous ressemblera, voilà tout, bonsoir de bonjour de sort! Tenez, laissez-moi tranquille, vous me portez sur les nerfs... S'il est bouché... On le verra bien, quoi, et on en cherchera un autre qui ne le soit pas!»

Déjà le Parisien avait réuni dans ses mains les deux brins du câble, et à la force des poignets et des jambes, il s'enlevait, en gymnaste consommé. En bas, les autres, même Moa-Moa qui concevait vaguement que les blancs étaient prisonniers comme lui, le couvaient anxieusement du regard. Non sans peine, il se hissa sur le roc saillant, s'y assit à califourchon, et, se penchant, le cœur battant à se rompre, examina la cavité dont il espérait le salut. Mais la lumière diffusée par la mousse n'en éclairait que l'orifice et le fond demeurerait noir. Alors, avec d'infinies précautions, se cramponnant aux pierres coupantes qui lui ensanglantaient les mains et les genoux, il réussit, après avoir failli dix fois dégringoler, à s'introduire dans le trou qui était, pour comble de malchance, en pente assez raide; il rampa ainsi quatre ou cinq mètres, et ne retint pas une sourde exclamation de désappointement, comme l'avait supposé Mathurin, l'excavation finissait en cul-de-

sac. Avec la pointe de son sabre d'abatis, il creusa la terre, du reste assez friable, mais sans résultat ; découragé à son tour, il se coucha, les poings serrés, maudissant la destinée ennemie et songeant qu'en réalité, sa tentative ne pouvait qu'être vaine : s'il existait une issue, un quelconque moyen pour sortir de cette affreuse caverne, est-ce que les anthropoïdes y seraient restés ensevelis ?

Mais cet abattement ne dura guère. Toujours à l'aide de son sabre, il continua à fouiller, et c'est ainsi qu'il fit une remarque qui lui parut capitale : alors que les parois de cette amorce de galerie étaient de pierre dure, espèce de granit gris constituant la matière même de la gigantesque grotte, l'obstacle auquel il se heurtait était formé de sable mêlé d'humus et même, çà et là, de menues branches pourries : est-ce que cela ne semblait pas indiquer qu'il y avait effectivement là, dans le granit, un couloir qui, peu à peu, s'était obstrué ? « Moa-Moa, demanda-t-il, est-ce par là que tu es tombé dans la caverne ? — Non, blanc, répliqua le sauvage ; d'ailleurs, je me serais tué. — Tu as raison, c'est trop haut ; saurais-tu retrouver la place ? — Peut-être. Elle était indiquée par les débris de l'éboulement. — C'est vrai, grommela Coucou,

Je me souviens. En outre, il n'y a pas de saillie rocheuse à cet endroit-là, de sorte que, bien qu'il ne soit élevé que de cinq ou six mètres, il n'y aurait pas mèche d'y parvenir, donc, continuons, quand je n'en pourrai plus, un autre me remplacera. Je suis sûr, moi, que cette galerie aboutit au dehors, je le sens, il y a quelque chose qui me le dit... » Plus d'une demi-heure, il s'escrima, avec une rage persévérante, les membres saignants, couvert de poussière et de gravats ; comme il ne rencontrait pas grande résistance, il avait bien progressé de quatre mètres ; mais rien n'indiquait qu'il approchât du but, et déjà l'angoisse s'installait dans son cœur.

Soudain, il y eut au-dessus de lui une sorte de craquement, puis un bruissement sourd et prolongé ; et, en un clin d'œil, une masse de terre s'effondra sur lui, l'ensevelissant complètement ; d'instinct, il se débattit, suffoquant, râlant et il allait sans nul doute périr asphyxié, quand il se sentit emporté et rejeté en arrière avec une force irrésistible ; puis, tout s'effondra sous lui, il eut l'impression d'une chute, d'un choc violent ; et, comme assommé, il perdit connaissance.

VIII

Les têtes coupées.

« Bon sang ! quel « pain ! » Tels furent les premiers mots du Parisien quand il eut recouvré ses sens. Car la violence du choc avait été telle que, pendant plusieurs minutes, il avait perdu toute conscience. Un brouhaha confus de voix qui s'entre-croisaient fut tout ce qu'il perçut d'abord ; puis l'organe sonore de Mathurin domina le tumulte. « Pas d'erreur, vieux farceur, clamait-elle. On va revoir le soleil, nom d'une bouteille, et respirer au grand air comme de vrais matelots ; car chacun sait qu'un matelot et une taupe, ça fait deux ! Tiens, voilà le commandant qui gigote : un coup d'œil vers les hunes, commandant, ça va vous remettre d'aplomb... » Coucou suivit le conseil, se redressa sur un coude, regarda en l'air : le vieux marin, dans sa joie délirante, disait vrai : une lueur blafarde, diffuse, faible certes, mais une lueur qui émanait du soleil, s'épandait dans la caverne par l'orifice d'où le gamin avait si brutalement dégringolé. Et il n'était pas difficile de reconstituer ce qui s'était passé : il y avait là, comme

l'avait pressenti notre Parisien, une espèce de couloir, œuvre de l'infiltration des eaux, peut-être, ou de quelque secousse d'origine volcanique. Peu à peu, il s'était en partie rempli de terre et de sable, et cette masse, peu homogène de par sa composition même, avait en quelque sorte coulé, entraînée par la pente de la galerie, lorsque sa base, sapée par le sabre d'abatis du tenace Coucou, lui avait tout à coup manqué...

« Eh bien ! vieux père, demanda le gamin en se levant péniblement, vous ne songez plus à vous payer ma « bobine » qu'on dirait ? C'était-y si bête que ça, mon idée que nous ne « moisirions » pas dans cette souterraine villégiature pour peu que nous nous donnions la peine de nous débrouiller ? — Faut pas m'en vouloir concéda assez piteusement le marin ; je suis-t-un vieil âne, c'est connu comme le loup blanc ; Fanfan, mon enfant... Ça ne m'arrivera plus ; et, à l'avenir, quand vous aurez donné la consigne, Mathurin Le Brenn dira : « Compris, commandant, le mot d'ordre est : ouvre tes oreilles, ferme ton bec, écoute ton ancien qu'a bien trente-cinq ans de moins que toi, vieille oie, mais qu'à septante fois plus de tête, vieille bête. Voilà. » Quoiqu'il fût fortement courbaturé et que son épaule

gauche le fit souffrir, le Parisien ne put s'empêcher de sourire. « Bon, dit-il, n'en parlons plus. La corde est toujours en place? Bon. Va falloir que vous m'aidiez parce que moi, je suis en train de m'engager dans les Invalides. Qui c'est-y qui passe le premier? » Le matelot ne répondit pas, saisit les deux bouts du câble demeuré fixé au rocher et, avec une vigueur prouvant qu'il eût encore fait un gabier fort présentable, il monta jusqu'en haut. « Faites attention, avertit Coucou; ce n'est pas commode d'atteindre la galerie; gare la descente en vitesse! » Il achevait à peine que le matelot, perdant l'équilibre, tombait, comme une masse, manquant d'écraser Ambrosio, qui n'eut que le temps de se rejeter en arrière. Par bonheur, l'épaisse couche de sable fin, presque pulvérulent, qui formait le sol, amortit sa chute, de même qu'elle avait rendu à peu près inoffensive celle du Parisien, et, bien qu'un peu étourdi, il put, après un court moment de repos, renouveler son ascension qui, cette fois, se termina sans accident. Ce fut ensuite le tour de Moa-Moa, puis celui d'Ambrosio. Enfin, Coucou fut hissé près de ses compagnons, car il n'était que trop vrai: son bras contusionné lui refusait le service. Il avait à peine pris pied dans le couloir que, sans

se soucier de lui davantage, les trois autres, ivres de joie, se précipitaient dans la galerie, glissant, tombant sur la pente rapide, se relevant, s'agrippant aux aspérités : ce coin du ciel qui apparaissait tout bleu les attirait avec une force invincible...

Moa-Moa, le premier, se calma ; il prit gravement la main de Coucou, et la tenant serrée dans la sienne, lui dit : « Sans toi, ô jeune blanc, Moa-Moa, chef vaillant et renommé des Oukouyennes, serait devenu la proie des hommes à faces de bêtes qui habitent le pays de la nuit éternelle. C'est toi qui as sauvé Moa-Moa, toi seul : Moa-Moa ne sera pas ingrat et on ne pourra plus dire que jamais un blanc n'a été l'ami des Oukouyennes, puisque tu auras été, toi, plus que l'ami, le frère d'un de leurs chefs. Viens, suis-moi, je vais te conduire auprès des braves de ma tribu, et là, mes guerriers acquitteront la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers toi ». Coucou hésita une seconde ; puis, se tournant vers Mathurin : « Vous avez entendu ? lui demanda-t-il en français. Peut-on se fier à lui ? » Mais dans l'excès de son allégresse, le vieux marin n'écoutait pas et ne répondait que par des bouts de phrases incompréhensibles. « Eh bien ! Moa-Moa, dit Coucou, nous nous en remettons à toi et à ta loyauté et nous acceptons de dor-

mir dans les cabanes de ta tribu. Mais sache que nous sommes venus dans ton pays pour remplir un but bien déterminé, celui de parvenir aux redoutables vallées sans nom, où, voici déjà plusieurs soleils, un blanc pénétra, afin d'y rechercher des « pierres qui brillent » : es-tu disposé à nous en faciliter l'accès? »

L'Indien eut un rapide tressaillement, et son visage revêtit une expression de contrariété ; mais il n'en répondit pas moins par des protestations de dévouement ; sur quoi le Parisien invita Ambrosio et Mathurin à se mettre en route sur-le-champ, sous la conduite du chef oukoyenne. « Inutile d'attendre, profitons des bonnes dispositions de Moa-Moa. Du reste, n'oubliez pas que, privés de notre canot et de la majeure partie de nos approvisionnements, nous nous trouvons dans une position tout ce qu'il y a de plus précaire ; donc, nous aurions tort de nous éterniser ici. — Prenez garde, jeune maître, insista Ambrosio à plusieurs reprises ; les Oukouyennes sont les plus traîtres des hommes. — Mon vieux, si tu déniches un « truc » pour te passer de l'aide de leur chef, et nous éviter en même temps toute rencontre avec eux, je ne demande pas mieux que de l'employer ; mais il est évident que, tôt ou tard, nous nous « cas-

serons le nez » sur un groupe de ces sauvages, puisqu'ils passent leur vie à errer dans les bois ; mieux vaut donc que ce soit tout de suite, alors que nous avons parmi nous un des leurs, « grosse légume » par-dessus le marché, et qui, nous devant la vie, se sent peut-être obligé de nous prouver sa reconnaissance. C'est bon d'avoir l'œil et de se méfier, mais il ne faut pas pousser les choses à l'exagération. Qui te prouve que Moa-Moa n'est pas sincère ? » Là-dessus, il donna le signal du départ, sans tenir compte des protestations de Mathurin qui, très en verve maintenant, voulait à toute force retourner dans la caverne pour y prendre une provision de « carottes » (lisez : tabac à chiquer) qu'il avait laissée sur le canot d'écorce.

Mais Coucou resta inflexible, et, bien qu'à en juger par la course de l'astre radieux, la journée fut près de sa fin, on se mit en route. Consulté, Moa-Moa déclara que, sans aucun doute, la nuit ne se ferait pas avant qu'on eût rencontré un parti de ses guerriers. « Aïe, gémit le Parisien, ce sera là le coup dur. Mais je ne me dédis pas : ça se produirait tôt ou tard, mieux vaut maintenant. En tout cas, prenons nos précautions pour ne pas nous laisser « zigouiller » sans en démolir quelques-uns, si l'affaire tourne mal ». Les armes

furent donc tenues à portée et chacun reçut l'ordre d'avoir l'œil aux aguets.

Ils cheminèrent pendant près de deux heures, suivant le fond de la vallée où coulait un ruisseau aux flots bouillonnants; la forêt qui, vue de quelque distance, semblait impénétrable, était en réalité d'accès et de marche assez faciles, sans marais ni fondrières, ni obstacles bien sérieux; le sol était formé d'un épais tapis de feuilles mortes dont le seul inconvénient consistait dans la multitude d'insectes et de reptiles qui y résidaient, la plupart d'ailleurs non dangereux, affirmait l'Oukouyenne, qui y enfonçait avec insouciance ses pieds nus. A un certain moment, Coucou, excédé du verbiage du matelot (qui, il faut bien le dire, ne se faisait pas faute d'aggraver encore sa verve naturelle par de fréquentes accolades à sa gourde pleine de tafia), Coucou s'était un peu écarté du groupe; soudain, il s'arrêta et prêta l'oreille: un bruit singulier, peu distinct encore, mais qui lui semblait fort analogue à celui d'une fusillade nourrie, lui arrivait, apportée par le vent de l'Est; Moa-Moa, interrogé, répondit d'un ton suspect qu'il ne comprenait guère ce que cela signifiait; du côté d'où provenait ce crépitement lointain coulait le rio Madeira dont, précisément, il avait l'intention

de gagner les rives, et il lui était impossible de deviner l'origine de ce vacarme.

Le Parisien ne répliqua rien, mais l'expression de ses traits décela assez qu'il n'était pas sans inquiétude : ce sentiment d'ailleurs, ne tarda pas à être partagé par Ambrosio et Mathurin, qui émirent l'un et l'autre l'hypothèse fort probable, presque certaine même, qu'il s'agissait là d'un combat ; or, quels adversaires pouvaient bien être ainsi aux prises ? Était-il permis de douter que l'un des deux partis fût composé de farouches Oukouyennes ? Et quant à l'autre, le souvenir de Hans et consorts traversa l'esprit du gamin...

A mesure qu'ils avançaient, la certitude s'imposait : les coups de feu étaient très distincts, et même, parfois, une rafale leur apportait les hurlements des combattants. Enfin, ils arrivèrent sur les pas de Moa-Moa, très ému, au sommet d'une colline rocheuse, d'où leur vue s'étendait sur le cours du Madeira, dont la vallée, en cet endroit, était large de deux kilomètres environ. Et ce qu'ils y virent leur arracha une exclamation d'anxiété, beaucoup plus que de surprise : une prairie ondulée qui couvrait la rive gauche — celle où ils se trouvaient eux-mêmes — était le théâtre d'une lutte acharnée. D'une part, une nuée de sauvages, dont les furieuses voci-

férations emplissaient l'air, mais qui, pour le moment, se bornaient, dissimulés de leur mieux, à décocher leurs flèches sur leurs adversaires ; d'autre part, une quarantaine d'hommes, vêtus de blanc, qui, retranchés derrière les rochers qui bordaient la rivière, se défendaient avec succès, répondant par des feux de salve aux traits des nombreux Indiens.

Coucou, un instant, contempla ce spectacle, mais il en fut bientôt distrait par une main qui s'appuya sur son épaule ; c'était celle de Mathurin, et le matelot était très pâle. « Qu'y a-t-il, vieux ? s'enquit le Parisien. On se bat ? Ben oui ! qu'est-ce que vous voulez : faut croire que les hommes ont été créés et mis au monde justement pour ça, puisqu'il n'y a pas moyen de les faire tenir tranquilles. — Regardez à cent pas derrière le principal détachement des sauvages, répliqua le marin en frissonnant, oui, là-bas, devant le petit bouquet d'arbres le plus avancé ». Le gamin prit la longue-vue que lui offrait son ami et voici ce qu'il vit : à l'endroit indiqué, plusieurs hautes perches — onze exactement étaient plantées, et au sommet de chacune d'elles, était fiché un objet rond, méconnaissable à cause de la distance, mais sur la nature duquel néanmoins, il était impossible de se méprendre : des têtes coupées.

« Fichtre ! dit froidement le Parisien, ça chauffe dur et ferme. Mais où donc est passé Moa-Moa ? » Ce fut en vain que l'on chercha des yeux le chef des Oukouyennes, en vain qu'on l'appela ; profitant de ce que l'attention des blancs et d'Ambrosio était exclusivement accaparée par le combat, il avait disparu.

IX

Les soldats noirs.

Le Parisien ne se résignait pas à admettre la trahison du chef oukouyenne, ce qui ne l'empêcha pas de prendre ses dispositions comme si elle avait été certaine. Il choisit le point culminant de la colline pour s'y cantonner, y construisit une espèce de petit retranchement circulaire avec des pierres, des rochers et des troncs d'arbres, et fit vérifier les armes ; ensuite, à l'aide de la longue-vue, s'absorba dans l'examen des combattants, dont un millier de pas le séparait des plus proches. Une remarque de Mathurin l'avait beaucoup frappé. « C'est drôle, avait-il dit, en parlant des hommes vêtus de blanc, on croirait des pousse-cailloux, des tourlouroux « suivés et rativés », des soldats pour tout de bon, quoi ! » Et c'était vrai : nul

cri; nulle agitation; les feux de salve ne produisaient qu'une seule détonation, et, parfaitement dirigés, creusaient toujours quelques vides dans la cohue adverse. Au bout de peu de minutes, le gamin eut un second sujet d'étonnement: à force de regarder, il avait acquis la conviction que la plupart de ces «pousse-cailloux», sinon tous, étaient des nègres: «Étrange! murmura-t-il. Les Brésiliens ont pas mal de noirs dans leur soi-disant armée, mais jamais leurs soldats ne seraient capables de manœuvrer de la sorte, les pauvres diables...»

Il réfléchit assez longtemps; personne ne paraissait s'occuper d'eux, ni même soupçonner leur présence, et pourtant, Moa-Moa, depuis un bon moment déjà, avait dû rejoindre les siens. Le Parisien constata que le soleil était près de s'effacer à l'horizon, jeta un regard sur le rio, dont le cours, en cet endroit, était calme; puis, tout à coup, se leva. «Il faut savoir, décida-t-il. Rester là comme des tourtes ou des peupliers, c'est idiot... Je vais...» Une exclamation d'Ambrosio lui coupa la parole: «Les Oukouyennes!» En effet. Au bas de la colline, une troupe d'une vingtaine de sauvages avait surgi, ayant cheminé dans les broussailles avec une telle habileté que personne ne l'avait

entendue ; à sa tête, s'avavançait Moa-Moa. Il s'avança tout seul, et dès qu'il fut à portée de voix, prit la parole : « Blancs, un chef est un chef, mais les Oukouyennes, qui sont un peuple puissant, ont beaucoup de chefs, et la volonté d'un seul d'entre eux ne saurait prévaloir contre celle de tous les autres. Moa-Moa a juré que vous étiez les amis des hommes de la forêt, mais les guerriers ne l'ont pas cru, et ils ont décidé qu'ils vous mettraient à mort, comme déjà ils ont immolé les hommes de votre race dont les têtes, là-bas, du haut des bâtons, épouvantent les vautours, en attendant qu'elles leur servent de festin. Ainsi, votre sort est fixé et rien ne pourra vous y soustraire : vous allez mourir, comme mourront les hommes noirs qui se sont faits les auxiliaires des blancs. — Ah ! coquin de larron de triple « escroqueur », vociféra Mathurin, tu nous as roulés comme goujons dans la farine avant la friture ! Attends ! Et il épaulait son fusil, mais Coucou lui arracha l'arme. « Moa-Moa, réplique-t-il, avec calme, a bien parlé, et puisque son peuple refuse la main que lui tendaient les blancs, il ne peut que s'incliner devant la volonté de son peuple. Mais pourquoi attaquer les hommes noirs ? Ont-ils donc parmi eux quelque blanc dont ils prennent la défense ? »

Avant que Moa-Moa eût pu répondre, un de ses compagnons, plus gigantesque encore que lui, clama d'un ton de joie féroce en brandissant une pesante massue : « Non, non, tous les blancs sont partis pour le séjour que le Manitou réserve aux ennemis de ses fils, les hommes des forêts et où, éternellement, ils serviront de cibles à nos flèches et à nos lances. Oui, tous ces chiens sont morts, car, les insensés, ils ont cru que leurs protestations d'amitié les sauveraient de notre haine, et ils se sont livrés à nos coups. Vois leurs têtes, là-bas ; toutes, elles y sont toutes, et les vôtres, maudits, iront bientôt les rejoindre ! » Et, ce disant, il banda son arc et décocha une flèche qui, par-dessus les assiégés, s'en alla choir à plus de trois cents pas de lui.

« Mâtin, quel biceps ! admira le Parisien. A nous les poids et les haltères, la boxe et la lutte !... Ne tirez pas sur lui, Mathurin ; nous lui devons une chandelle, si du moins ce qu'il nous a dit ? Quoi donc ? Que dans l'autre monde, ces faillis lascars passeraient jour et nuit à nous bombarder, histoire de tuer le temps, et qu'en attendant, ils allaient nous couper le cou dans celui-ci ? Merci bien... si ça mérite un remerciement !... — Je vais essayer de me faire comprendre, reprit Coucou, tranquil-

lement. Je crois, sans en être sur, bien entendu, que cette troupe de noirs que nous voyons d'ici était commandée par ceux que vous appelez les « têtes carrées » ; par ceux avec qui vous vous êtes battus à San-José, augmentés probablement de mon ami le docteur et autres passagers de la coberta, où j'ai vécu de si vilains quarts d'heure. Or, tous ces gens-là ne sont pas positivement des copains pour nous, puisque nous détenons le secret de la situation exacte du gisement diamantifère, qu'eux, ils ignorent ; si donc, ils étaient vivants, le mieux que nous aurions à faire serait de prendre le large ; car, entre les Oukouyennes et eux, j'estime que ça se vaut. Mais puisque, paraît-il, ils sont morts, tous, entendez-vous, tous ; puisqu'il ne subsiste plus que ces pauvres braves nègres... — J'y suis, interrompit Mathurin. Nous allons essayer de rejoindre les nègres ? — Vous l'avez dit, papa. Vous n'avez pas eu la caboche trop dure. — Pas mauvaise, l'idée, mais... — Oui, oui, je sais, il y a un mais, il y en a même plusieurs... Aïe ! un peu plus, ça y était ! »

Une flèche venait de s'enfoncer dans un tronc d'arbre tout proche, et d'autres se succédaient. Sur l'ordre de Coucou, trois détonations ripostèrent un peu au

hasard du reste, car leurs adversaires possédaient au suprême degré l'art d'utiliser le terrain pour se dérober.

Mais cette initiative n'en produisit pas moins l'effet qu'avait escompté le gamin : en une seconde, la troupe des noirs fut en rumeur, tous les yeux tournés vers la colline. Alors Coucou se hâta de fabriquer avec des bouts d'étoffe un pavillon bariolé qu'il arbora au bout d'une branche d'arbre ; quelques instants s'écoulèrent. « Bravo ! Chic ! Hourra !... Ah ! les vaillants moricauds ! » applaudit soudain le Parisien. Les voyez-vous qui accourent nous chercher ? Ça, c'est tapé, par exemple ! Qu'est-ce qu'on va leur administrer, aux Oukouyennes à nous tous ! »

Une grande uba, en effet, jusque-là cachée dans les herbes, le long de la rive, venait de se montrer, remontant le rio, dans la direction de la colline où étaient installés les trois amis. Peu après, elle fut à sa hauteur ; alors, hardiment, elle aborda, et une quinzaine de noirs en armes mirent pied à terre. Les guerriers de Moa-Moa, qui avaient observé ce mouvement, lancèrent une volée de flèches dans leur direction, mais quelques coups de feu suffirent à les disperser ; peu leur importait que les groupes séparés se rejoignent, ils en seraient quittes pour les

exterminer tous ensemble : c'est du moins ce que le formidable orateur de la bande expliqua de son puissant organe, agrémentant d'injures cette fâcheuse prophétie.

« Allons-y, papa, dit joyeusement Coucou, trottons au-devant de nos visiteurs, la politesse l'exige. — Peuh ! protesta le matelot avec dédain, la politesse avec des moricauds... de vrais moricauds, s'entend... — Ah ! non, pas cela, intima Coucou d'un ton sec. Songez que sans eux, notre sort était réglé comme papier à musique ; j'entends donc que vous soyez gentil avec eux. Rappelez-vous ce que vous m'avez promis : m'obéir au doigt et à la baguette. — Suffit, commandant, suffit ; on les traitera comme des monseigneurs, si ça vous fait plaisir... » Sans relever le ton maussade du marin, non plus que ses tendances frondeuses depuis l'aventure de la caverne, le Parisien s'avança seul, précédant ses compagnons de sept à huit pas, et se trouva bientôt en face de l'escouade des noirs. L'un d'eux qui, lui aussi, marchait en tête, arrêta les autres d'un signe, joignit les talons dans une irréprochable posture militaire, et se mit au port d'armes. « Salut, mouché, dit-il en montrant toutes ses dents blanches dans un bon sourire. Y en a qui le chef

de vous autres? » Oserons-nous prétendre que cette phrase avait été prononcée en français? Un français spécial, certes, mais intelligible, pourtant, et qui, en somme, était plutôt du français que toute autre langue ». Eh bien! s'étonna le Parisien; et où donc as-tu appris à parler ainsi? Quoi! toi Français, vrai Français? — Un peu, mon neveu. Ça se voit, je crois. — Moi, Français aussi, même... Français peau noire, Saint-Louis, Sénégal, soldat français moi... oui, moi, avec capitaine Ledoyer, lieutenant Malval et d'z autres... — Bah? — Oui, comme je te dis, mouché... Mô ensuite pâti pour pays... ça même, mouché... pris par méchants marchands d'esclaves, embarqué sur vilain navire... *Camoëns*... — *Camoëns*! Ah bah! Tu étais sur le *Camoëns*. — Ce même. Y en a qui le chef de vous autres? »

Coucou redressa sa petite taille. « C'est moi, déclara-t-il fièrement. Oui, c'est moi le chef ». Le noir le considéra avec quelque surprise, regarda ensuite Mathurin qui fumait placidement son brûle-gueule, puis, voyant qu'aucune dénégation ne se produisait, et que le plus vieux des deux blancs ne revendiquait pas le privilège que son âge semblait lui conférer, il continua : « Toi alors chef de pauvres soldats noirs... venir les commander... — Eh bien! mais,

qui donc vous a amenés ici? — Tous chefs blancs tués, mourus. Têtes là-bas... sur poteaux, et nous seuls, pauvres noirs, pas savoir... — Embarquons, et allons retrouver les autres, ordonna Coucou, tu me raconteras ton histoire en route. » Il avait parlé d'un ton ferme qui étonna sans doute son interlocuteur et lui prouva que décidément ce jeune blanc avait tout ce qu'il faut pour se faire obéir ; car, se tournant vers ses hommes, le nègre commanda : « Portez... arme... Y en a vous obéir à mouché capitaine... Ceux qui pas obéir, vingt coups de rotin première fois, cinquante deuxième, et... ça même les autres... Reposez... arme... Par le flanc droit, marche ! — Mais, fit Coucou émerveillé, ils comprennent donc tous le français? Ça, par exemple, c'est incroyable ! »

Il eut bientôt l'explication de ce fait extraordinaire. Sans avoir été troublés par les Oukouyennes, d'ailleurs peu nombreux, et dont les traits restaient inoffensifs, la troupe gagna la uba, où elle s'installa, et qui glissa rapidement sur le rio sous l'impulsion de deux Indiens tapouyes, appartenant, eux aussi, semblait-il, à l'expédition. Coucou prit place à côté du noir qui répondait au nom de Yambo et possédait l'estimable grade de sergent ; dans son style pittoresque, il entama le

récit de ses tribulations et de celles de ses compagnons.

Presque tous étaient originaires du Sénégal où la France avait fondé déjà des établissements, embryons de son futur empire africain, et plusieurs avaient servi dans les troupes indigènes, encore peu nombreuses, que nous entretenions alors dans nos possessions de cette région. Rentrés dans leurs villages, hors de notre influence, ils avaient été razzés par un prince arabe, Mohamed-Taffi, qui les avait vendus à des négriers, lesquels les avaient embarqués sur le *Camoëns*. Nous avons relaté que Coucou avait été recueilli par ce navire, la révolte des esclaves ; puis nous avons vu ces mêmes esclaves enrôlés par Brulheim, rapidement exercés, et devenus de véritables soldats. Tout cela le Parisien le savait aussi bien que son interlocuteur.

Ce qu'il ignorait encore, c'était la suite. Après la mort de Brulheim qui avait succombé aux suites de sa blessure empoisonnée, la discorde s'était mise entre ses lieutenants, qui avaient refusé de se subordonner à celui qu'il avait désigné pour lui succéder. Il y avait eu des rixes ; puis un Allemand, connu sous le nom de Hans, avait réussi à persuader une troupe de quatre-vingts soldats noirs environ, de

seconder ses desseins, à lui et cinq ou six autres blancs. Il l'avait répartie à bord de plusieurs grands bateaux conduite à San-José, où il avait rejoint quelques Brésiliens dont le plus considérable était désigné sous le vocable de « le docteur » ; et, accrue d'une vingtaine d'Indiens de diverses tribus, avait emmené cette troupe bien armée et avait remonté le rio Madeira avec elle. Où se rendait-elle ? Les noirs n'en savaient rien, et ne s'en étaient pas inquiétés : bien payés, humainement traités, ils n'en avaient pas demandé davantage. Or, la troupe était partagée en deux échelons : l'un formant l'avant-garde, comprenait tous les blancs, sauf trois, une vingtaine de soldats nègres et une dizaine de matelots indiens ; l'autre, représentant le corps de bataille, suivait le premier à une demi-journée de marche. Quand, le matin même, le second échelon avait abordé au point où il se trouvait actuellement, il avait découvert les ubas du premier échouées sur la rive, leur chargement pillé, le sol inondé de sang, et, dans les buissons, les corps mutilés et décapités de tout l'état-major, ainsi que de plusieurs noirs et indiens. Là-dessus, une foule de guerriers oukoyennes l'avaient assailli ; les trois blancs, accompagnant ce second détachement, particu-

lièrement visés, étaient tombés les premiers ; puis l'attaque s'était ralentie, un calme relatif s'était établi ; probablement les Indiens attendaient la nuit pour livrer un assaut décisif, à moins que, jugeant les noirs privés de chefs, incapables de retourner à San-José, ils comptassent les amener, par la famine ou la persuasion, à se rendre.

Tel fut l'exposé que Yambo finissait au moment où Coucou et ses compagnons mettaient pied à terre au centre de la position occupée par les noirs. « Soldats, clama Yambo d'une voix retentissante, y a venir le chef capitaine. Garde à vous... Portez... armes !... Clairons, sonnez le rappel ! » Et tandis qu'insoucieux des cris et des flèches, les nègres se mettaient au port d'armes, une alerte sonnerie retentit, une sonnerie vibrante et bien française, remuant profondément l'âme de notre gamin et celle même de Mathurin qui, d'instinct, « rectifia la position » et porta la main droite à la hauteur de son front, en un salut militaire qu'il n'avait pas, certes, esquissé depuis longtemps.

X

Les confidences du vieux Joaquin.

Les Oukouyennes, tapis à si longue distance que leurs flèches parvenaient à peine aux assiégés, adoptaient une attitude d'inertie qui ne laissait pas d'être singulière ; mais, l'obscurité étant proche, Coucou remit à plus tard le soin d'en déterminer les causes. Sa principale appréhension était qu'ils se livrassent à une attaque de nuit où la supériorité de leur nombre et de leur vigueur physique compenserait l'infériorité de leur armement et de leur discipline. Son premier soin fut donc d'envoyer Ambrosio et Mathurin en exploration sur le rio, dans la plus petite des six ubas, montée par quatre rameurs indiens et huit soldats, afin de chercher une île où il fut possible de se réfugier jusqu'au lendemain étant donné l'aversion des sauvages pour l'élément liquide, on y serait plus en sûreté qu'à terre. Il examina ensuite les dispositions prises pour le cas d'une brusque agression, modifia les détails défectueux, puis s'occupa de se rendre compte des ressources de l'expédition. En hommes, elle comportait exactement cin-

quante et un soldats, manœuvrant à la française, parce que la moitié d'entre eux avaient servi dans nos troupes du Sénégal, et vingt et un rameurs indiens. Le matériel, dont une partie du reste avait été pillée lors du désastre de la première fraction, était relativement peu important, mais très judicieusement composé, les munitions étaient en abondance, et c'était là l'essentiel. Les noirs étaient armés chacun d'une carabine à baïonnette, de fabrication anglaise, plus courtes, légères et maniables que les fusils de guerre d'alors quoique presque aussi puissantes, d'un pistolet et d'un sabre d'abatis ; leurs vêtements en toile très solide, leurs grands chapeaux de paille, leur équipement, tout était de première qualité, et quand Yambo eut appris à Coucou qu'ils étaient arrivés à San-José par petits groupes et sans armes, et que c'était là seulement qu'ils avaient été formés en corps militaire, le gamin comprit que cela réalisait un plan mûri et préparé depuis longtemps, dont le « docteur » et Hans devaient être les chevilles ouvrières. Peut-être Brulheim lui-même en avait-il posé les premiers jalons, peut-être... Mais toutes ces hypothèses n'avaient plus qu'un intérêt purement théorique, et le Parisien ne s'y attarda pas, d'autant moins qu'au cours de sa rapide inspection,

un tragique spectacle le vint profondément émouvoir.

Les nègres avaient réuni sur la rive, à l'abri d'un bouquet d'arbustes, les cadavres qu'ils avaient trouvés en débarquant ainsi que ceux des victimes de la lutte consécutive. Tous étaient affreusement mutilés, comme si des fauves s'étaient acharnée sur eux avec une férocité savante, et la moitié décapités. Des corps de blancs, seuls les trois qui avaient été tués à la tête du deuxième échelon étaient intacts et Coucou identifia sans peine parmi eux, Miguel, l'*alter ego* du docteur, et l'un des Allemands que Mathurin avait étrillés à San-José, le troisième lui était inconnu. Il contemplait tristement, tête nue, ces lamentables dépouilles, puis s'éloigna pour recevoir la reconnaissance qu'il avait envoyée, et qui était rentrée. Ambrosio avait l'air consterné, tandis que Mathurin était dans une fureur indescriptible. « Eh bien ! quoi ? » questionna le gamin. — Maître, répondit l'Indien, nous sommes prisonniers ici. Savez-vous ce qu'ont imaginé les Oukouyennes ? A l'aide d'énormes troncs d'arbres, ils ont barré les rapides au-dessus et au-dessous de l'endroit où nous stationnons actuellement, et ils ont si bien choisi leurs emplacements que nous n'avons même pas la ressource

de traîner les embarcations à terre pour tourner l'obstacle, attendu que, autant que nous avons pu le vérifier, les rives qui bordent ces rapides sont impraticables. — Alors? fit Coucou avec calme. — Alors... nous ne pourrions pas passer, à moins d'abandonner les canots et leur chargement. — Vrai? Quelle blague! C'est curieux comme la plupart des gens ont la vocation de se noyer dans un verre d'eau... Nous ne pouvons pas... impossible de... pas moyen d'espérer que... On n'entend que ça, selon vous, on serait toujours vaincu avant de s'être battu. Quand j'y aurai fourré mon nez, moi, je vous fiche mon billet que ça changera. Mais, pour l'instant, s'agit pas de ça, avez-vous déniché une île? — Il n'y en a pas; pour en trouver une, il faudrait descendre ou remonter au delà des barrages établis par les Oukouyennes ».

Le Parisien n'ajouta rien; mais, sur-le-champ, il appela Yambo et deux autres noirs, comme lui, nantis du grade de sergent, et leur donna ses ordres avec cette clarté qui lui était propre; aussitôt, la plus vive animation régna dans le camp. Tandis qu'une partie des nègres restait sous les armes, le reste, ainsi que les matelots indiens hala à terre quatre des ubas qui furent placées : deux perpendiculairement

à la rive, les deux autres, bout à bout, parallèlement à celle-ci ; la rivière constituant le quatrième côté, l'ensemble figurait ainsi un rectangle qui serait la redoute où l'on passerait la nuit. Les tireurs se cantonneraient à raison de dix dans chacune des embarcations dont les bordages les protégeraient contre les flèches ; des piquets ingénieusement enfoncés en terre empêchaient les ubas de se coucher sur le flanc. En avant, tout ce qui pouvait briser la ruée de l'ennemi fut aménagé pour remplir cet office ; des trous recouverts de branchages furent creusés, des pieux pointus répartis çà et là afin de blesser les pieds nus des assaillants. Enfin, on coupa des quantités énormes de menues brindilles pour entretenir à cinquante pas du retranchement, de grands feux destinés à éclairer le terrain et le Parisien poussa la précaution jusqu'à faire confectionner des boucliers, au moyen de rameaux entrelacés qui préserveraient, dans une certaine mesure, les hommes chargés d'alimenter les brasiers.

La gaîté, une gaîté enfantine et communicative, se lisait sur les traits des noirs ; en grands gosses qu'ils étaient, le seul fait qu'une volonté intelligente se substituât à la leur, suffisait à leur rendre l'espoir et la joie. La nuit était tombée depuis long-



temps, quand ces préparatifs furent achevés et des torches disséminées de place en place éclairaient le camp, une uba, mouillée à quelque distance de la rive, montée par une dizaine de tapouyes armés de fusils, paraît à toute agression, improbable d'ailleurs, qui se fût produite du côté du fleuve. Maintenant on pouvait voir venir.

« Compliments, commandant, félicite Mathurin, c'est de la belle « ouvrage » soignée, tapée et requinquée. Mais après? Demain, le jour suivant et les autres? — On verra, répliqua brièvement le Parisien. — Prenez garde, maître, renchérit Ambrosio ; les Oukouyennes sont plus nombreux que vous ne pouvez les supposer ; il en existe des groupes que vous n'avez pas encore aperçus, ceux qui ont coopéré à la construction des barrages sur le rio, et qui renforceront les autres pour l'attaque générale. — On verra. — Nous n'allons tout de même pas prendre notre retraite ici? insista le marin. — Monsieur n'y trouve pas assez de confort? railla le Parisien. Il est libre de retourner dans la caverne où ses amis les hommes singes poilus et barbus lui réservent le meilleur accueil ». Un grognement fut la seule réponse du marin qui, un copieux repas englouti, une large lampée de tafia absorbée, daigna

concéder qu'après tout, on n'était pas plus mal là qu'ailleurs.

Jusqu'aux environs de minuit, tout fut tranquille ; le service de garde organisé par Coucou fonctionnait avec une régularité toute militaire ; les feux flambaient, illuminant au loin les alentours du camp. Enveloppé dans une couverture, le gamin paraissait dormir ; en réalité, son cerveau travaillait activement. Son brusque changement de position, le hasard extraordinaire qui le plaçait à la tête de cette nombreuse troupe, après en avoir, en quelques heures, éliminé les chefs, tout cela, naturellement, l'obligeait à transformer ses plans de fond en comble. Les obstacles accumulés pour lui interdire le cours du rio ne l'inquiétaient guère, car il était bien convaincu que son ingéniosité coutumière aurait tôt fait de les surmonter. Mais ces Oukouyennes, comment se débarrasser d'eux ? Car il était bien évident qu'ils ne toléraient pas l'intrusion d'un nombre aussi considérable d'étrangers sur leurs territoires, eux qui n'y admettaient même pas des voyageurs isolés. On pouvait bien leur infliger des échecs, des défaites même, mais cela ne les empêcherait pas de harceler l'expédition, et, en raison de la nature du pays, de la décimer en détail, n'ayant point réussi à l'anéantir en bloc...

Il en était là de ses méditations, quand, tout près de lui, la voix d'Ambrosio chuchota : « Maître, Ambrosio voudrait vous parler ». Le Parisien se redressa : « Vas-y, vieux frère, dit-il, j'ouvre des vastes « esgourdes », toutes désireuses de se repaître de ton éloquence. — Voici, maître. Je viens de causer longuement avec un vieil Indien à la tête blanche, et il m'a raconté des choses qui vous intéresseraient peut-être. Voulez-vous l'entendre? — Naturellement. Je ne suis pas l'empereur de Chine, moi, on a le droit de m'adresser la parole sans emprunter l'intermédiaire de quelques douzaines de ministres. Où est-il, ton bonhomme? — Le voici, tout près... Joaquin ! » Un vieillard approcha et se courba devant le gamin en une salutation craintive. « As pas peur, vieux, fit-il, et dévide-nous ton écheveau, c'est-à-dire ton histoire. Assieds-toi là à côté de moi, et blaguons ». L'Indien obéit, et entama un récit assez compliqué que nous allons résumer.

Cinq ans auparavant, habitant Manicoré, il avait été fait prisonnier par les Oukouyennes, tandis qu'il s'occupait à couper du bois dans la forêt, et emmené en esclavage, en attendant le moment où, son grand âge le mettant dans l'incapacité de rendre des services, on le tuerait

pour n'avoir plus à le nourrir. Il avait donc accompagné ses cruels maîtres dans leurs pérégrinations, lesquelles les avaient conduits dans une contrée aride, effrayante, située à huit jours de marche du rio ; là, s'étendait un grand lac très profond qui, au dire des Oukouyennes, était de formation toute récente. Un beau jour, la montagne avait crevé — c'était le mot qu'ils employaient — et une cascade avait jailli sur son flanc ; comme le terrain où les eaux s'épandaient ainsi, constituait un bas-fond, ou si on préfère, une cuvette, elles n'avaient pas trouvé d'écoulement ; leur débit s'étant augmenté par suite de la création d'autres fissures, elles avaient fini par atteindre un niveau considérable et maintenant, elles demeuraient stationnaires, sans que rien indiquât qu'elles dussent disparaître un jour.

Or, cette vallée était précisément celle où un blanc s'était aventuré à deux reprises différentes, pour y chercher des « pierres brillantes » ; un blanc que, lors de son premier voyage, les Oukouyennes avaient fait prisonnier, et qui leur avait échappé ensuite, pour succomber finalement sous leurs flèches empoisonnées à sa seconde exploration ; et c'était quelques mois seulement après la mort que la montagne, — sans doute, disaient les indi

gènes, pour mieux protéger ses trésors contre l'avidité des blancs — avait commencé à laisser sourdre l'eau qui à l'heure présente, recouvrait les pierres d'une couche liquide de cinquante mètres de profondeur...

Lui, le vieil Indien, avait réussi à s'enfuir et il avait regagné Manicoré et San-José ; c'était là qu'il avait été dernièrement engagé par « le docteur » pour une expédition à la région des « pierres brillantes » parce qu'il avait affirmé l'avoir déjà parcourue.

Le gamin, confondu, stupéfait, l'interrompit alors : « Mais pourquoi n'as-tu pas révélé tout cela à tes nouveaux maîtres avant leur départ de San-José ? — Ils nous avaient promis un bon salaire, et je suis pauvre. S'ils avaient renoncé à leur voyage, ils ne nous auraient pas payés. — Et pourquoi te confies-tu à moi, maintenant ? — Parce que j'ai peur. Je pensais que le docteur était d'accord avec les Oukouyennes, et il l'affirmait lui-même pour calmer nos appréhensions, se déclarant certain qu'ils ne s'opposeraient pas à notre passage sur leur territoire. Mais il mentait, et aujourd'hui, je vois que nous n'échapperons à la mort, au massacre, qu'en rebroussant chemin, s'il en est temps encore ; c'est pour cela, jeune maître, que

J'ai voulu te parler selon la vérité. Maître, maître, partons, fuyons ces monstres avides de sang, fuyons ce pays où les eaux elles-mêmes se détournent de leur cours pour chasser les envahisseurs, sinon... »

Une sonnerie de clairon coupa net les objurgations du vieillard : les notes poignantes de « la générale », par lesquelles il avait été convenu que les postes de garde annonceraient l'approche de l'ennemi. Coucou sauta sur ses pieds, ramassa en hâte ses pistolets, et cria de sa voix aiguë et vibrante : « Aux armes ! Debout, tout le monde ! Et du calme, du sang-froid, que personne ne tire sans mon ordre... Ah ! ils veulent se battre ! Eh bien, je vais leur en faire passer l'envie, moi, et comment ! »

XI

Visiteurs imprévus.

Ce fut une nuit de terreur et de sang. Fidèles à leurs habitudes féroces et belliqueuses, à leur amour du combat pour le combat, les Oukouyennes avaient préludé à l'attaque par des sacrifices humains et des cérémonies de leur étrange religion, dont le dieu suprême est représenté, comme chez les anciens Égyptiens, par un animal

figurant un Bœuf sculpté dans le tronc d'un tagoutier, et orné de toutes sortes de bizarres pendeloques ; l'agglomération principale de la tribu le traîne toujours avec elle. Ainsi, les défenseurs de la forteresse improvisée par notre Coucou, virent soudain, à la lueur des bûchers allumés hors du camp, s'avancer une troupe de guerriers aux membres athlétiques, à la peau cuivrée, vêtus seulement d'une peau d'animal serrée autour des reins, leurs noirs cheveux relevés au-dessus de la tête en forme de casque. Ils avaient délaissé leurs arcs et leurs flèches pour bien témoigner leur désir d'en venir au corps à corps, et tenaient d'une main leurs lourdes massues ou leurs haches de fer ; de l'autre, un sabre ou une pique. En tête, des esclaves à demi morts de peur, et que poussait un groupe de guerriers, portaient sur une espèce de civière de bœuf-dieu, dont le bois était noirci par les ans et la fumée, et à côté, sur des brancards, les corps inondés de sang de quatre esclaves qui venaient d'être sacrifiés. Tout ce monde marchait lentement, dans un ordre relatif, mais en un silence complet, précédé par un personnage de stature gigantesque, qui n'était autre que Moa-Moa.

Il fit un signe auquel tous s'arrêtèrent docilement ; puis, sans mot dire, il es-

quissa un pas de danse autour de la statue du dieu, brandissant comme des jouets d'enfant ses armes qu'un homme ordinaire n'eût soulevées qu'avec peine. A la fin, il cessa sa gymnastique et prit la parole d'une voix éclatante : « O blancs, blancs maudits, prononça-t-il, quel génie ennemi de votre race vous a conduits sur les terres des fils de la forêt pour y trouver la mort ? Quelle folie vous a suggéré l'idée d'obéir à ses inspirations, alors que le sort le plus affreux ne pouvait manquer de vous écraser ? Pleurez, pendant que vos yeux peuvent encore s'ouvrir, car bientôt ils seront fermés à jamais, comme sont fermés ceux de vos semblables qui ont déjà péri sous nos coups ». Ce disant, il se pencha vers l'une des civières, y prit quelque chose dans sa main, et envoya ce « quelque chose » rouler près du retranchement : c'était une tête humaine, celle, évidemment, de l'une des victimes des récents massacres. Et une seconde suivit, puis une troisième, puis d'autres, et chacune était saluée par les hurlements frénétiques des guerriers qui bondissaient sur place, attendant, frémissants, le moment de l'assaut.

« Attention ! commanda la voix claire de Coucou ; c'est bien vu, bien entendu, bien compris, hein ? Que personne ne tire

sans mon ordre ! » Dissimulé derrière deux noirs, il leva lentement sa carabine, visa et pressa la détente : Moa-Moa fit un saut, chancela et retomba en arrière, frappé en plein cœur. « Je veux bien admettre que c'est un sauvage et, que comme tel, il n'est pas tout à fait responsable ; ça ne l'empêche pas d'être une fameuse brute et un infâme traître. Quand je pense à ce qu'il « nous passait la main dans les cheveux » pour qu'on le tire de la caverne, et que maintenant... » Ces réflexions faites tout haut, furent interrompues par une formidable clameur : la horde des Oukouyennes se ruait sur la grande face du retranchement, la seule qui fût, pour le moment, attaquée. Il y avait là trente huit hommes, nègres ou Tapouyes, armés. Sur un : « Joue... feu ! » où le gamin mit toute la force de sss poumons, la moitié tira : c'était l'ordre, l'autre réservant ses balles. Mais l'ouragan de plomb n'intimida point les forcenés, qui continuèrent leur course ; seulement, tout aussitôt, ils se heurtèrent aux pieux pointus, trous-de-loup, tas de pierre adroitement éparpillés où les premiers rangs culbutèrent ; ce fut sur cette troupe en débandade que la deuxième volée des projectiles s'abattit. Cette fois, l'élan des assaillants était brisé, et ils reculèrent dans le plus affreux dé-

sordre ; les esclaves qui portaient le bœuf-dieu avaient déguerpi, et l'infortunée idole gisait abandonnée sur le sol à cinquante pas du camp. Vivement, le Parisien rallia autour de lui une dizaine d'hommes qui formaient sa réserve, leur ordonnant de concentrer leur feu sur les Oukouyennes, qui ne manqueraient pas de s'obstiner à reconquérir l'emblème sacré : l'événement justifia cette prévision. Aux exhortations indignées des chefs et des prêtres, une foule de guerriers s'élancèrent, se bousculant, se disputant la gloire de sauver le dieu. Et, en peu de minutes, sous les balles, ce fut une véritable hécatombe...

Deux fois encore, les Oukouyennes revinrent à la charge et deux fois, ils furent repoussés de la même façon. Le sang-froid et le calme du Parisien électrisaient jusqu'aux Indiens, accoutumés pourtant à trembler devant les colossaux « fils de la forêt ».

Finalement, découragés, les sauvages se contentèrent de faire pleuvoir sur le campement leurs flèches empoisonnées ; mais là encore, Coucou avait pris ses précautions ; dès que les premiers traits commencèrent de siffler dans l'air, chacun s'abrita derrière les bordages des ubas excepté quelques hommes désignés pour faire le guet, et qui, eux-mêmes, surveil-

laient le terrain, cachés derrière des boucliers faits de branches tressées où de menus trous leur permettaient de voir devant eux. Et puis, il y avait Ambrosio qui, derrière un rocher, attendait les blessés pour leur appliquer ses souverains emplâtres...

Avant l'aube, une nouvelle attaque eut lieu, mais plus molle que les précédentes ; elle fut donc repoussée sans peine ; puis le silence régna, peu après, le soleil éclaira le grandiose et sinistre champ de bataille jonché de morts ; aucun blessé, les Indiens les ayant tous emportés, mais il était assez facile, en adoptant la proportion habituelle de trois blessés pour un tué, de se rendre compte que les Oukouyennes avaient dû avoir au moins deux cent cinquante des leurs hors de combat. Quant aux nègres et aux Indiens, ils n'avaient perdu que trois tués et huit blessés, d'ailleurs légèrement.

« Et maintenant, commandant, sans vous commander, interrogea Mathurin ? c'est-y qu'on va lever l'ancre ? Et pour faire voile où ? — Ce n'est pas fini, répliqua froidement le gamin, il faut en terminer avec eux. Ceux qui ont envie de se dérouiller les jambes, numérotez-vous, on va faire un tour de balade. Puisque ces messieurs ne veulent plus venir à nous, c'est

nous qui allons marcher vers eux. »

Une petite patrouille envoyée par le Parisien pour se rendre compte de la position occupée par l'ennemi, revint après une longue absence, annonçant que les Oukouyennes avaient disparu dans un rayon d'une lieue, il n'y en avait pas trace. La rude leçon de la nuit — la plus sévère évidemment qu'ils eussent jamais reçue — avait semé la panique dans leurs esprits, et il était assez probable qu'on n'entendrait plus parler d'eux de quelque temps. Néanmoins, Coucou prit ses dispositions pour parer à tout retour offensif ; dans ce dessein, il installa des petits postes sur les points culminants des alentours, en même temps qu'il chargeait des matelots tapouyes, montés sur les deux plus petites ubas, d'examiner les barrages construits en amont et en aval du rio par les Oukouyennes, afin d'aviser aux moyens de les détruire. Puis il donna ses ordres pour l'inhumation des cadavres, besogne dont le sergent Yambo prit la direction.

« Ouf ! soupira le gamin, quand il eut terminé, si on « cassait une croûte », papa Mathurin, qu'en pensez-vous ? — Je pense que nous ne l'avons pas volée, vrai ! — Rien ne nous empêchera de bavarder en même temps et de tirer des

plans sur l'avenir. — Des plans? grogna le matelot. — Moi, j'aurais vite et tôt fait de les tirer. Je prendrais « mes cliques et mes claques » et je virerais lof pour lof, à seule fin de rebrousser en arrière, mon vieux frère... pardon, excuse, commandant, ça m'a-t-échappé... Parce que, voyez-vous, ce pays est bel et bon, je ne dis pas non, mon fiston, mais quoique et malgré ça, il ne vaut pas qu'on y laisse ses os, ni même sa peau. Voilà mon avis, à moi, Mathurin Le Brenn un vrai matelot, et je m'en vante. — Ben, railla Coucou, ça ne vous réussit guère de remporter des victoires éclatantes !

Qu'est-ce que vous feriez, si vous aviez reçu la « pile » alors? Ce n'est pas sérieux pour un sou ! Les Oukouyennes ont pris « la poudre d'escampette », les nègres et les Indiens me suivront au bout du monde, et peut-être encore plus loin, pourquoi donc ne profiterions-nous pas de tous ces avantages? Faudrait être « marteau », parole ! Justement, il y a un vieux bonhomme d'Indien qui m'a raconté une histoire épatainte de montagne qui nous aurait joué le sale tour de s'ouvrir le flanc afin de nous subtiliser nos diamants en les ensevelissant sous on ne sait pas combien de mètres d'eau... — Quoi ! Y a pas d'offense, commandant, mais j'ai la « compre-

nette » un peu gelée, ce matin, malgré que la température soit tiède, et même torride... — C'est vrai, vous « piquiez un pionçon », vous, pendant que ce brave Joaquin me faisait ses confidenecs... Écoutez ».

Coucou répéta au matelot le récit de l'Indien, et l'on devine qu'il fournit à Mathurin un nouvel argument qu'il ne manqua pas d'exploiter : à quoi bon aller se perdre dans ces contrées plus redoutables encore, disait la renommée, que les abords du fleuve, si c'était pour y découvrir tout bêtement un lac sous lequel il y avait peut-être une mine de diamants ! Mais le gamin demeura inflexible, Joë Templemore l'avait engagé pour qu'il allât aux mines. La discussion dura quelque temps, jusqu'à l'arrivée de l'une des deux pirogues envoyées en reconnaissance sur le rio. A peine eut-elle abordé que plusieurs des Indiens qui l'occupaient s'élançaient vers Coucou, criant tous à la fois : « Maître, jeune maître,... des blancs, des blancs sur la rivière ! Leur uba a chaviré, et ils se sont réfugiés sur un rocher à fleur d'eau ! Venez, venez. Ils nous ont fait des signaux de détresse !... — Des blancs ! » Le Parisien fronça le sourcil : qui pouvaient-ils bien être ? Un troisième échelon de l'expédition du « docteur », sans doute : telle était la seule hypothèse plausible. Sans rien

ajouter, il sauta dans le canot, qui, enlevé par quatre paires de bras vigoureux, fila sur le rio descendant vers l'aval. Quand il eut navigué environ un mille et demi, et dépassé un coude qui, jusqu'alors avait masqué la partie inférieure de la rivière une exclamation s'échappa des lèvres du gamin.

La uba était parvenue à l'origine d'un rapide où elle ne pouvait passer parce que l'unique endroit praticable était obstrué par cinq gros arbres que les Oukouyennes y avaient jetées du haut de la rive escarpée et qui, s'encastrant dans les rochers épars dans le lit même du rio, formaient une solide et infranchissable barricade. Or, à quatre cents mètres plus en aval, une douzaine d'hommes étaient groupés sur un large écueil bas, émergeant d'un mètre au plus ; à l'apparition de la pirogue, ils multiplièrent les gestes, et probablement les cris, que couvrait le fracas du « pongo ». Les Indiens avaient arrêté leur embarcation contre les arbres.

Sans mot dire, Coucou prit sa longue-vue et la braqua sur les naufragés, parmi lesquels il était aisé de discerner quatre blancs. Et à peine les eut-il regardés qu'il se laissa tomber sur le banc, la stupeur peinte sur son expressif visage, et il murmura ces mots, très suffisants, on en con-

viendra, pour motiver la plus extrême surprise : « M'sieu Templemore et Gabriel Changis... Ah ! par exemple, si je m'attendais... Voyons, je rêve !... »

Mais un second coup d'œil dans sa lunette le convainquit du contraire : non, il ne rêvait pas, et c'étaient bien là, au beau milieu du groupe, le multimillionnaire américain et le romancier français...

XII

Épilogue

« Faut les tirer de là, s'exclama Coucou, en gesticulant éperdument, et au trot ! Qui a une idée?... Moi, je suis tellement à l'envers que rien ne me pousse dans la caboche... — Moi, Anastasio, maître, proposa l'un des Indiens, si vous voulez me confier une deuxième uba, et mettre à ma disposition... — Tout ce que tu voudras, vieux. A partir de maintenant, c'est toi qui commandes. Ouste, vous autres, du nerf, il y aura une bonne ration de tafia au bout »... Sur l'ordre d'Anastasio, qui était en quelque sorte le pilote en chef de la flotille, la uba vira de bord, et à toutes rames, regagna le camp. Elle le quittait moins d'un quart d'heure après, empor-

tant, outre Coucou et son équipage habituel, plusieurs robustes noirs, munis de haches, de gaffes et de cordages, et suivit d'une seconde embarcation pareillement équipée. Toutes deux, parvenues à l'entrée du rapide, cotoyèrent la rive droite où le long de la muraille à pic poussaient, dans l'eau même, des arbres puissants. L'extrémité d'un câble fut attachée au plus vigoureux d'entre eux ; puis, d'un tronc bien rond et bien lisse, on fabriqua une espèce de treuil, tournant sur des fourches grossières, qui fut fixé horizontalement à l'arrière de l'une des ubas ; on y enroula toute la longueur du cordage. Un système fort ingénieux de leviers permettait de régler les révolutions du treuil ; et, par conséquent, le déroulement du câble.

« Pas bête, opina le Parisien ; mais je me demande, compère, jusqu'à quel point elle est d'une solidité à toute épreuve, ta mécanique. N'as-tu pas peur qu'à notre tour, nous « piquions » notre plongeon ? » Mais l'Indien se déclarait sûr de lui, et affirmait que ce système était couramment employé, et l'événement lui donna raison. Une fois prise dans le rapide, la uba, arrêtée par son câble que les noirs les plus robustes retenaient au moyen des leviers, n'avança que lentement. au lieu d'être

emportée par les flots torrentueux. Et ainsi, elle arriva jusqu'aux arbres formant le barrage. L'un après l'autre, ils furent coupés à coups de hache, et aussitôt, entraînés par le courant ; au bout de trois quarts d'heure d'un travail acharné, et d'ailleurs fort périlleux, le passage était libre ; alors, à l'aide de gaffes, on poussa l'embarcation dans la partie orientale du pongo, la seule navigable, et il suffit de sectionner le cordage pour lui rendre la liberté. Elle franchit le rapide sans encombre ; puis, une savante manœuvre d'Anastasio la conduisit tout près du roche où le millionnaire et ses compagnons étaient prisonniers. D'un bond qui faillit le précipiter dans le rio, Coucou s'y élança.

« Et quand on pense, s'exclama-t-il, qu'il se trouve des croquants pour prétendre qu'à notre époque, il n'y a plus de miracles ! Vite ! m'sieu Joë, et vous, Cabu, expliquez-moi celui de votre présence, ou sans ça, je vous laisse ici, aussi vrai que je ne m'appelle pas Coucou ! — Un miracle ne s'explique pas, répondit Gabriel Changis, tandis que s'échangeaient des poignées de mains cordiales. Néanmoins, terrifiés par votre menace, nous allons essayer de vous satisfaire, sans plus attendre. Écoutez donc... Après votre disparition à Para

Pedro et ses hommes rallièrent les vigilingas, lesquelles, après des recherches, forcément infructueuses, d'abord à cause du manque absolu d'indices, ensuite, du désordre épouvantable qui régnait en ville où les troupes brésiliennes venaient de débarquer, regagnèrent Cayenne. M. Templemore y séjournait encore, et mis au courant de la conjoncture, il résolut de se mettre lui-même en quête pour savoir ce que vous étiez devenu. J'étais à ce moment-là, à peu près rétabli, et sollicitai de me joindre à lui ; il m'y autorisa, et nous partîmes. A Para, où débuta notre enquête, il ne nous fut pas possible de retrouver votre piste ; mais M. Templemore, à force de semer l'or autour de lui, finit par apprendre qu'un individu, désigné sous le titre de « docteur », ex-ami du « major » tué au cours des troubles, et de Brulheim lui-même, était parti, avec quelques acolytes, pour la Haute-Amazone, afin d'y prendre la direction d'une forte expédition destinée à parvenir aux régions diamantifères. De là à appréhender que vous ayez été la victime de cet homme qui vous aurait supprimé, parce que vous poursuiviez le même but que lui, il n'y avait qu'un pas. « Alors, s'indigna M. Templemore, cet individu, il aurait tué Quiou-quiou, et il prendrait encore à ma personne

les mines de diamants? No. » Et nous voilà partis sur les traces du docteur et de sa coberta. Mais il avait sur nous beaucoup d'avance, et ce ne fut que grâce à sa prodigalité et à l'habileté de ses Indiens que M. Templemore, s'informant dans tous les villages des côtes, finit par apprendre qu'il avait organisé son expédition à San-José et voguait sur le rio Madeira... — Ça y est, j'ai compris, interrompit le gamin. M'sieu Templemore, vous avez maintenant en moi mieux qu'un ami, mieux qu'un copain... un frère, un frère un peu cadet, bien entendu. C'est chic, c'est crâne, ce que vous avez fait là, de ne pas abandonner le pauvre Coucou. — Yes, approuva le Yankee avec conviction, c'était très chic et très crâne. Joë Templemore est une personne très fort, éminemment chic, quand il veut. Embarquons sur la uba, master Quiouquiou, vous raconterez à moi l'histoire de vos aventures, et nous retournerons à Para et à Cayenne. — Vous voulez rire! Et les mines? »

Le millionnaire jeta sur les rives sinistres du rio, sur les hauts rochers noirâtres, sur les ondes tumultueuses et blanches d'écume un regard empreint d'une méfiance profonde. « No, confirma-t-il, ma tête a réfléchi. Nous retournerons ensem-

ble, tous, les uns avec les autres ». Et gravement, il enjamba le bordage de la uba. Au même instant, un sifflement aigu traversa les airs, l'infortuné Américain poussa un cri rauque, s'affaissa et roula dans la rivière : il avait une flèche plantée dans la poitrine...

« Les Oukouyennes ! s'écria Coucou. A vos fusils ! Abritez-vous et ripostez ! » Et tandis qu'il achevait la dernière syllabe, il se jetait à l'eau tout habillé. En cet endroit, le courant était relativement faible, et il n'eut pas grand'peine à atteindre le corps inanimé dont il souleva la tête au-dessus des flots. Mais, de toutes parts, les flèches pleuvaient, et là-haut, au sommet de l'espèce de falaise formant la rive droite, un concert de vociférations s'élevait : les sauvages, sans qu'on les aperçût, s'étaient massés en ce point presque inaccessible, et ils profitaient de l'occasion inespérée qui s'offrait de venger leur récente défaite.

Deux Indiens, se mettant à l'eau également, aidèrent Coucou à hisser le millionnaire dans l'embarcation, où ils le protégèrent de leurs propres personnes ; le Parisien se hâta de retirer le trait et d'appliquer sur la blessure l'un des emplâtres d'Ambrosio, tremblant que l'immersion en eût diminué l'efficacité. Pen-

dant ce temps, ses Indiens ripostaient (les compagnons du Yankee avaient perdu leurs armes dans le naufrage) mais sans aucun effet. La situation était critique.

« Anastasio, commanda Coucou, descendons ou remontons, mais « décanillons », sans quoi, nous sommes tous frits rôtis et flambés. Tout le monde à bord ! » L'ordre fut rapidement exécuté, et la uba vola sur l'onde dans le sens de l'aval. « Pourvu, fit Coucou avec anxiété, qu'ils n'aient pas l'idée d'attaquer le camp ! C'est ça qui ferait une belle salade ! » Ce fut sous l'empire de cette crainte qu'après avoir fait couper sur la rive des branchages dont, sur son ordre, les Indiens construisirent des espèces de claies propres à garantir dans une certaine mesure les voyageurs des projectiles des Oukouyennes il décida qu'on regagnerait le camp. Mais durant la remonte du rapide, à peine quelques flèches sifflèrent : les sauvages satisfaits de leur succès, s'étaient, pour le plus grand nombre, retirés ; mais la petite troupe avait subi des pertes sensibles : un homme avait été tué raide, et quatre blessés, outre Joë Templemore.

« Mon cher, dit Gabriel Changis à Coucou, tandis qu'on couchait le millionnaire sur un lit improvisé, et qu'Ambrosio, le

médecin de l'expédition, s'occupait de le panser, vous pouvez faire vos préparatifs pour retourner à Para, M. Templemore, décidément, n'est pas un type dans *notre* genre ; il n'a pas la bosse des aventures. Si l'amour-propre ne l'avait pas soutenu, il y a longtemps que nous aurions lâché le docteur, et... vous-même. Après le double incident du naufrage et de la blessure, tous les diamants des cinq parties du monde ne le décideraient pas à pousser plus loin. — Ce ne serait pas bien malin, rétorqua le gamin, après être venu jusqu'ici. Je sais bien qu'il y a un bonhomme d'Indien qui prétend que la mine est sous l'eau, mais ce n'est peut-être pas vrai ; et puis, des mines, il peut y en avoir d'autres dans les vallées voisines... — Vous ne le persuaderez pas, vous dis-je ; aussitôt à peu près rétabli, s'il en réchappe, son premier soin sera de filer. — Bon, lui, mais pas moi ! Avec mes lascars, nègres et Indiens... — Ta, ta, ta, vous verrez ce que je vous dis ! »

Gabriel Changis n'avait pas tort, car les premiers mots du Yankee, le même soir, furent pour demander quand on pourrait partir pour la côte. Et comme le Parisien protestait : « Petite Quiouquiou, little boy, fit-il d'une voix faible, fouillez un peu dans le portefeuille de mon indi-

vidiou personnel, dans le poche gauche... Yes, perfectly, il y a un « treuc » (truc) pour ouvrir, donnez. Une lettre pour Quiouquiou qui est venue me rejoindre à Para, voilà ce que Joë Templemore veut donner à vous... — Une lettre, à moi? — Yes, Arrivée par le dernier courrier ».

Le cœur du gamin se mit à battre de façon désordonnée, mais ce fut pis quand il reconnut sur l'enveloppe l'écriture de sa mère. Les sentiments d'affection qu'il éprouvait pour ses parents, submergés en quelque sorte jusqu'alors par les nécessités de la vie qu'il menait, parlaient haut et s'imposaient à lui ; il avait les yeux pleins de larmes quand il commença de lire...

« Eh bien ! Quiouquiou, mon très bon cher ami ? interrogea le Yankee. Moi aussi, j'ai reçu une lettre de vos parents, petite Quiouquiou, et je sais ce qu'ils vous disent... Et puis, voyez-vous, pourquoi les diamants ? Joë Templemore n'est-il pas déjà le roi de l'argent ? Nous partirons, Quiouquiou, aussitôt possible... » Une voix, derrière lui, fit écho à la sienne. « Pour sûr que pour un pays qu'a des charmes pour l'homme civilisé, et même celui qui n'est plus un sauvage, y a des pays qu'est plus favorisé que celui-ci, mon ami. Sans faire tort à l'Amérique, la France

est une belle contrée, c'est connu barbu et en particulier la Bretagne. Quand on y a papa, maman, tout le tremblement, ça ne fait-y pas peine et chagrin de se dire qu'on ne la reverra plus, des fois? Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, Camille, ma fille? Alors, voilà. Moi, volontiers, je virerais au cabestan pour lever l'ancre d'ici, et je mettrais la barre, toute la voile au vent, trois quarts nord, nord-est, sur Saint-Malo. Et un jour, ou bien peut-être une nuit, le timonnier crierait « terre » ! Quelle terre? Terre de France ! J'ai idée qu'après des ans et des ans d'absence, ça nous ferait quelque chose d'entendre ça ».

L'honnête Mathurin Le Brenn borna là son discours décousu, mais non point dénué d'éloquence. Aux mots « terre de France », Coucou avait tressailli, et la lettre avait tremblé dans sa main. « Eh bien ! Quiou quiou ? questionna l'Américain. Tous ensemble, n'est-ce pas ? noirs, indiens et blancs, nous partirons ? Assez d'aventures, assez, bien assez !... »

Avec un sourire, Coucou fit de la tête un signe affirmatif ; puis, s'asseyant à l'écart, relut longuement la lettre de ses parents, et se plongea dans une muette contemplation de la montagne abrupte et menaçante et du rio écumeux, comme si, avant

de se retremper dans la civilisation, il avait voulu repaître ses yeux du mystère de cette nature vierge à laquelle sans doute, au fond de lui-même, il se refusait à dire un éternel adieu.

.
.

Quatre mois environ après les événements que nous venons de rapporter, une vive effervescence régnait dans la rue des Martyrs, à Paris, et les voies environnantes, si vive que les postes des alentours en prirent les armes. Mais, renseignements pris, la force armée ne se dérangea pas, car, vraiment, cette agitation n'avait rien de menaçant : il s'agissait de l'arrivée d'un jeune garçon du quartier, dont le nom, ou plutôt le surnom, ne quittait guère depuis un mois les lèvres des habitants de ce coin de la capitale. Il n'est pas besoin d'en dire plus long, sans doute, pour exprimer que notre vaillant Coucou réintégrait ses pénates, ayant suivi — une fois n'est pas coutume — les conseils de la sagesse parlant par la bouche de son ami, le multimillionnaire yankee.

Quand il débarqua, devant sa porte, du grand carrosse qui l'amenait, ce fut une ovation mieux : un triomphe. Le récit de ses aventures, encore magnifiées et amplifiées par l'imagination populaire, avait

couru de bouche en bouche, et il était incontestablement le héros du jour, se partageant les acclamations avec les personnes qui l'accompagnaient : d'abord les membres de sa famille, qui étaient allés le chercher au Havre, puis une fillette nommée Pauline (on ne la connaissait pas autrement) et dont l'histoire, disait-on, était un vrai roman, enfin un personnage d'allures bizarres que l'on affirmait être un Américain puissamment riche, celui-là même qui avait été mêlé aux péripéties de ce Coucou que tous se rappelaient encore jouant aux billes dans les rues ou sur les places.

Avec cette modestie qui sied au mérite, le jeune héros, souriant, bon enfant, serrait des mains, recevait les félicitations, n'oubliant pas de lancer de-ci de-là quelque saillie de sa façon. Enfin, se dégageant avec peine de la foule qui le pressait, il s'écria en riant : « Bon, bon, les amis, c'est entendu ! S'il y a sous la calotte des cieux quelqu'un pour prétendre que je ne suis pas un type épatant, renversant, stupéfiant, épastrouillant, éberlificotant, il est convenu que ce sera une « gourde » et qu'il n'y connaîtra rien. Mais ce n'est pas tout ça : il se fait midi, et ce serait bien le moment pour tout le monde d'aller casser la croûte. Ça y est-il ? Oui?... Eh

bien ! alors, au revoir, on se reverra quand on aura garni son petit estomac !... » Il prit sa course et escalada avec une invraisemblable agilité les marches de l'escalier, au milieu de l'hilarité générale : tel fut son retour dans sa bonne ville de Paris.

Il y vécut trois mois dans la quiétude la plus complète, sortant souvent avec ses parents, ou bien le Yankee qui le couvait avec un soin jaloux, ne se séparant jamais de sa petite amie Pauline qui semblait lui avoir voué un véritable culte et recevait en retour les marques d'une tendresse touchante. Puis on remarqua que son humeur s'assombrissait, qu'il avait des accès de colère, ou bien demeurait plongé dans une méditation profonde. « Que voulez-vous ? disait son père ; il n'y a rien à faire avec une nature pareille ; un beau matin, il s'éveillera bien tranquillement, et puis le soir... au revoir, cours après ! »

Avouons en toute sincérité que le pronostic de « M. Coucou père » était pleinement justifié. Et d'ailleurs, franchement, voit-on bien notre sympathique héros passant le reste de sa vie assis sur le rond-de-cuir de quelque administration, ou bien menant, des années durant, la paisible et monotone existence d'un brave ouvrier parisien, sans autre

horizon que les aventures qu'eussent pu, le dimanche, lui réserver les bords fleuris de la Marne, à Joinville ou à Nogent?

C'est pourquoi il n'est nullement impossible qu'un de ces jours nous invitions nos lecteurs à nous suivre sur le théâtre de ses nouveaux exploits, nous flattant de l'espoir que ceux-ci trouveront auprès d'eux l'indulgent accueil qu'ils ont bien voulu accorder aux aventures de Coucou, gamin de Paris, sur le sol des deux Amériques

FIN



GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.
7. La Ville morte.
8. Le Poison qui rend fou.
9. La Guerre dans la Prairie.
10. Vers la Vengeance.
11. Le Nain au collier de chien.
12. L'Agonie d'une Race.
13. Les Drames de l'Amazone.
14. Le Forçat n° 3708.
15. Perdu dans la Forêt Vierge.
16. Le Château du Lac.
17. Vers l'Inconnu.
18. La Mort du Fauve

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Biblio-
thèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e.)

CORBEIL — IMP CRÉTÉ.